

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des livres

Champigny

LA LIBRAIRIE OUVERTE
TOUS LES JOURS
DE 9H À 22H

4474 St-Denis, Mtl, Qc H2J 2L1 (514) 844-2587



Montréal, samedi 13 avril 1991

JOHN LE CARRÉ De l'intelligence à l'Intelligence

Serge Truffaut

DINER à Chequers entre Sir John Coleville et Winston Churchill dix jours après la Conférence de Yalta : « Après le dîner nous avons vu un film amusant : Bob Hope dans *La princesse et le pirate*. Puis nous nous sommes assis dans le grand salon pour écouter le Mikado jouer bien trop lentement sur le gramophone. Le premier ministre dit que cela lui rappelait l'ère victorienne, 80 années aussi importantes dans l'Histoire de notre Ile que l'époque des Antonins. Cependant, aujourd'hui, les ombres de la victoire étaient sur nous... »

« Après cette guerre, continua le premier ministre, nous serons faibles, nous n'aurons plus ni argent ni force et nous nous retrouverons entre les deux grandes puissances, les États-Unis et l'Union Soviétique... »

Pauvre Angleterre ! Pauvre Smiley ! Pauvre, mais admirable George Smiley, l'alter-ego de l'écrivain John Le Carré qui, sa vie durant, essayera tant bien que mal de temporiser ou plutôt de freiner, et non inverser, le rythme de l'inéluctable déchéance d'un empire sur lequel jamais le soleil ne se couchait avant cette violation de l'Histoire qu'Hitler avait signée.

Au lendemain de cette profanation et du concert d'outrages qui pendant plus de cinq ans l'accompagna, les émotions de ce « cher George » se sont mises en parenthèses. Il n'est plus pour ainsi dire un homme à part entière. Par contre, il est une mémoire. Il est une méthode. Il est une morale à l'égard de laquelle on a le sentiment que la mécanique du temps a déployé mille et une attentions pour en accélérer le vieillissement.

« C'est fini pour vous, dit Steed-Asprey à Smiley. Formez de nouveaux agents, prenez des vacances. Mariez-vous, faites n'importe quoi. Essayez de vous offrir du bon temps. » Smiley demanda à la secrétaire de Steed-Asprey, Lady Ann Sercomb, de

devenir sa femme. La GUERRE était terminée. On paya Smiley qui emmena sa ravissante épouse à Oxford, afin de se consacrer aux obscurités de la littérature allemande du XVIIe.

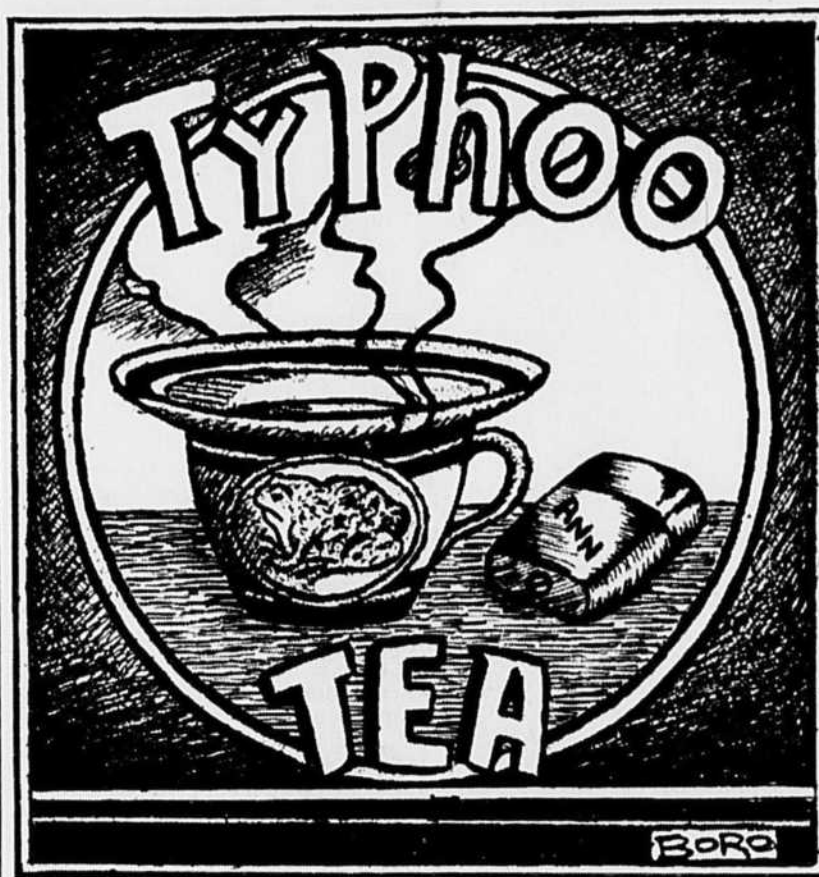
Ce court texte est extrait d'un roman intitulé *L'appel du mort*. Plus précisément du premier chapitre. Du premier chapitre du premier roman qu'a écrit David Cornwell, alias John Le Carré, auteur de romans où l'intelligence, en l'occurrence celle de Smiley, est le principal personnage dans des intrigues mettant en cause l'*Intelligence Service*.

Aujourd'hui, dans sa collection *Bouquins*, les éditions Robert Laffont proposent les romans suivants : *L'appel du mort*, *Chandeliers noirs*, *L'espion qui venait du froid*, *Le miroir aux espions*, *La taupe* et *Comme un collègue*.

Si cette initiative mérite d'être saluée, elle soulève néanmoins une question : pourquoi diable n'a-t-on pas intégré *Un amant naïf et sentimental* ainsi que le délicieux *Une petite ville en Allemagne* dans le tome 1, quitte à rééditer *La taupe* ou *Comme un collègue* dans le tome 2. Deuxième question : est-ce que des romans absents nous devons faire abstinence ? Passons...

Au cours des ans, et à chaque fois que Le Carré proposait un nouveau roman, des critiques, et des fameux, ont signalé en termes toujours élogieux les prodigieux sens de l'Histoire dont faisait preuve cet écrivain. À chaque fois on disséquait l'analyse qu'il faisait de telle ou telle situation politique. On décortiquait son étude à un point tel qu'on a peut-être donné l'impression que ce pur produit du système britannique était l'écrivain de la... géographie-politique des quarante dernières années.

S'il est vrai que John Le Carré fut un témoin lucide des chamailles qui alimentent la chronique politique depuis des années, s'il est vrai que sa connaissance des rouages gouvernementaux au plus haut niveau transparait à chaque chapitre d'une



oeuvre aujourd'hui imposante, il également vrai que son talent s'exerce aussi bien dans la description des détails et des atmosphères, dans son cas souvent pesantes, que dans la psychologie de ses personnages.

Il est aussi bien le parent d'un Eric Ambler ou d'un Ian Fleming que d'une Evelyn Waugh ou d'un Thomas Hardy.

Chez lui, la politique, l'information et l'histoire se conjuguent constamment avec l'ironie et le désenchantement — la tasse de thé et le brouillard —, la pelouse de Sarraj et l'Alvis rouge de Jim Prideaux, et surtout avec Ann, l'épouse adorée de Smiley. Si John Le Carré est l'écrivain de la géographie-politique, il est également l'écrivain de sa génération, de

cette génération que George Smiley essaye en vain de sauver du naufrage. Il est l'AUTEUR de Smiley.

Pour bien comprendre ce personnage qui, physiquement, ressemble comme deux gouttes d'eau à Sir Alec Guinness, il faut remonter au premier chapitre de *L'appel du mort*. On n'insistera jamais assez sur l'importance capitale de ce chapitre. Les clés y sont trop nombreuses pour ne pas de temps à autres y plonger. Après tout, ce chapitre est la genèse de Smiley.

Les choses ont commencé ainsi : « Lorsque Lady Ann Sercomb épousa George Smiley, à la fin de la guerre, elle le décrivit à ses amis de Mayfair, fort étonnée de la nouvelle comme un personnage d'une bana-

lité stupéfiante. Quand elle le laissa tomber deux ans plus tard, pour un coureur automobile cubain... »

Dans son coeur, et pas ailleurs, Smiley ressentira toujours avec effort les blessures signées par cette « chère Ann ». À un point tel, que lorsqu'il aura l'occasion — dans *La taupe* — de récupérer des mains de Karla, son « ennemi » soviétique, le briquet qu'elle lui avait offert et sur lequel elle avait fait gravé simplement *Ann*, il abandonnera cet objet sur le caniveau après l'avoir désiré pendant des années.

Dans les années 20, il était à l'université. Évidemment, c'était à Oxford. En ce lieu de haut-savoir, il a étudié les poètes allemands du XVIIe. C'est là qu'on l'a remarqué. On, c'est-à-dire les gentlemen des services de renseignements britanniques. « Lorsqu'il eut accepté, l'entraînement commença : maisons de campagne anonymes, instructeurs anonymes, pas mal de voyages et, se rapprochant de plus en plus, la perspective de travailler complètement SEUL. »

Dès ses débuts au Cirque, siège des services en question, Smiley « grâce au pouvoir de son intelligence se forçait à observer l'humanité avec une objectivité clinique, et n'étant ni immortel ni infailible, il haïssait et redoutait l'HYPOCRISIE de son existence ». Bref, entre sa personnalité et ce boulot qu'il fait avec le soin d'un artisan, il y aura toujours un hiatus. Un fossé d'autant plus large qu'il « comprit peu à peu qu'il avait atteint la maturité sans jamais avoir été jeune ».

Son allure ? « Courtaud, corpulent et d'un caractère paisible, Smiley donnait l'impression de dépenser beaucoup d'argent pour s'acheter des costumes dénués de toute élégance, qui pendouillaient autour de sa silhouette trapue comme la peau autour d'un crapaud ratatiné. »

Quelques pages plus loin : « Son apparence semblait refléter son malaise par une sorte de décadence physique qui lui voilait les épaules et

Voir page D-2 : Le Carré

L'Europe du XXe siècle

DE L'ATLANTIQUE À L'OURAL, L'APRÈS-COMMUNISME

Jacques Lesourne et Bernard Lecomte, Éditions Robert Laffont, Paris, 1990, 321 p.

Jocelyn Coulon

INTERPRÉTER l'avenir n'est jamais chose aisée surtout dans le domaine politique. En quelques mois ou en quelques années, des événements imprévus balayaient les meilleurs scénarios et rendent obsolètes les analyses les plus fines et les livres les mieux ficelés.

Selon bien des experts, le communisme était « irrémédiable ». Voilà qu'il a pratiquement disparu. Alors pourquoi gloser sur l'après-communisme en Europe sans glisser dans les mêmes travers ?

Tout simplement parce que l'idéologie ne domine plus les débats politiques et intellectuels et qu'il est maintenant possible de tracer calmement les lignes de force d'une Europe en pleine transformation depuis cinq ans.

Jacques Lesourne et Bernard Lecomte ont relevé le défi de la prospective qu'ils veulent la plus réaliste possible. Dans ce livre, le nouveau directeur du Monde et le grand reporter à l'Express s'interrogent sur les bouleversements des dernières années et en tirent des leçons pour l'avenir. Leurs scénarios de remodelage du monde qui s'étendent jusqu'en 2025 sont multiples et suffisamment souples pour permettre aux lecteurs de faire des choix. Les auteurs ne décrètent. Ils suggèrent.

Pour Lesourne et Lecomte, l'avènement de Mikhaïl Gorbatchev au pouvoir en 1985 marque une rupture avec l'ordre ancien et confronte l'Europe à cinq incertitudes : « celle d'une URSS hésitant entre la démocratie, l'anarchie et le retour musclé à l'ordre, l'avenir des économies d'Europe centrale, l'évolution de l'Asie occidentale et de l'Afrique, les effets de la réunification de l'Allemagne, les transformations de la Communauté européenne ».

Dans leur analyse, les auteurs consacrent de longues pages à l'Union soviétique et à l'Allemagne, deux puissances qui continueront à influencer la vie politique, militaire et économique de l'Europe pour encore plusieurs années. Même dans leurs scénarios les plus roses, Lesourne et Lecomte ne sont pas particulièrement optimistes sur l'avenir de l'URSS et de son chef, Mikhaïl Gorbatchev.

Le désordre politique et le chaos économique qui ravagent cet immense pays menacent la stabilité internationale. L'URSS devra choisir entre le maintien de son empire, ce qui conduira à sa marginalisation économique et à l'instauration d'un régime musclé, ou l'éclatement du pays et le rapprochement de sa partie européenne à la nouvelle Europe.

Quant à l'Allemagne, les auteurs se félicitent de la réunification et ne partagent pas les appréhensions de certains sur le danger que poserait ce pays à ses voisins et à l'Europe. Au contraire, la nouvelle Allemagne est une chance pour l'Europe et rien n'indique qu'elle dominera le continent.

Jetant un regard sur le reste du monde, Lesourne et Lecomte décrivent les profonds bouleversements démographiques, politiques et religieux qui secouent le monde arabo-turco-persan comme l'illustre bien la crise du Golfe. Ils plaident pour une multiplication des échanges avec ce « croissant qui cerne l'Europe » car les risques sont nombreux d'explosions et de conflits de grande envergure.

Même si la menace soviétique s'est estompée et que les rapports Est-Ouest sont au dialogue et à la franche coopération, les auteurs rappellent que le monde de l'après-guerre froide est plus fluide et plus imprévisible que jadis et que l'Europe doit y faire face. Ils prônent un renforcement de la défense et des institutions politiques européennes.

Voir page D-2 : Lesourne

MOEBIUS

Portrait de l'artiste en défricheur de bande dessinée

Pierre Lefebvre



Le bédéiste Jean Giraud, alias Gir, alias Moebius.

PRÉSENTE-T-ON encore Jean Giraud, alias Gir, alias Moebius ? S'il existe quelqu'un dans le domaine de la BD qui puisse prétendre au titre de légende vivante, c'est bien lui.

C'est d'abord dans les années 60, avec *Blueberry* (scénarios de Charlier) qu'il donne un nouveau souffle à la BD d'aventure, jusque-là extrêmement conventionnelle. Son dessin riche en détails, ses décors envoûtants (souvenez-vous de *La mine de l'Allemagne perdue*), ses plans très cinématographiques, arrachent cette série à la naïveté dans laquelle se cantonnait le genre. Mais c'est véritablement avec ce qu'il produit, à partir de 1970, sous le pseudonyme de Moebius, qu'il fait éclater les cadres de la BD traditionnelle.

Récits sans textes, parfois même sans narration, références ésotériques et spirituelles, dessin automatique, reprenant pour la BD la vieille pratique des surréalistes, l'oeuvre de Moebius est un vaste champ d'expérimentation.

J'ai rencontré Jean Giraud-Moebius la semaine dernière lors d'un court passage à Montréal. L'homme est étrange, ayant à la fois l'air d'être, et de ne pas être, un artiste de sa trempe. Il possède un charme indéfinissable, et même un certain charisme mais sur un mode mineur, tout en subtilité, finesse, de sorte que le danger croît avec l'usage. L'entretien a eu lieu dans un restaurant végétarien, ce qui n'a rien de fortuit.

« Je suis très préoccupé par la qualité des aliments qu'on absorbe, la qualité des drogues qu'on peut

prendre, de la conscience qu'on peut avoir des effets des aliments et des drogues, et de la frontière ténue qu'il y a entre drogues et aliments », me dit Moebius.

Cela n'a rien d'étonnant. Ses recherches à travers la drogue, le végétarisme, le groupe d'Appel-Guéry, ses lectures de Castaneda et ses collaborations avec Jodorowsky (qu'il me disait considérer comme l'égal de Gurgjief) font partie du personnage et alimentent sa légende.

Son oeuvre témoigne évidemment de ces préoccupations. C'est sans doute pour cela que ses détracteurs l'accusent de s'enliser dans le *new age* plutôt que de continuer à nous fournir du *Blueberry*, ou de s'arrêter. C'est donc d'abord sur les rapports entre démarche créatrice et recherche d'équilibre, à la fois psychique et spirituel, que je l'ai interrogé.

« C'est une question très délicate, très riche, qui se pose tout à fait car on voit apparaître des aspects de l'art qui n'avaient jamais été abordés, ni même soupçonnés... l'aspect thérapeutique notamment. L'art comme moyen de catharsis, ou simplement d'expression, donc de communication, et par un effet de réflexion, la possibilité de se transformer intérieurement. C'est un processus très simple, vieux comme le monde, qui consiste à utiliser une faculté de l'esprit humain qui est la projection. »

« La projection est une forme d'art, une forme d'oeuvre d'art. Et, l'oeuvre d'art étant plus ou moins collective, plus ou moins personnelle, plus ou moins religieuse, plus ou moins tribale, plus ou moins intime et toujours étant la matérialisation extérieure d'une dimension intérieure... disons... incommunicable

autrement. Parce que c'est un magma confus de différents plans de l'être, qui inclut le corps, la sexualité, l'émotionnel, l'intellect, le rêve. »

« Donc, la meilleure façon d'y voir clair, c'est de prendre un thème et une technique de projection, qui peuvent être la sculpture ou la peinture ou la musique, la danse, ainsi de suite, et de les codifier, d'une façon ou d'une autre, de façon à pouvoir agir dessus, de façon à pouvoir travailler. Alors on travaille la forme, la ressemblance, le sens, la communication et, en faisant cela, on se transforme. Parce que le travail *modélise* nos propres noeuds psychiques, ses propres espoirs, ses propres rêves, on les *modélise* devant soi et on *modélise* la cure. »

Un peu comme en alchimie où le Grand Oeuvre vise plus à la transformation de l'alchimiste qu'à la transformation de la matière ?

« Oui, tout à fait d'accord. Alors il y a deux voies. La voie consciente et la voie inconsciente. La voie inconsciente passe à mon avis par la réali-sation génétique, génitale, familiale, c'est-à-dire qu'on se réalise à travers ses enfants. Alors, il y a un progrès comme ça, ou descende, je ne sais pas, ce peut être très très mouvementé comme voyage. On se contente d'agir en fonction des pulsions, en réponse aux besoins, et on voit apparaître le résultat sur ses enfants. »

« L'autre voie, c'est la voie de la conscience, où on devient son propre enfant, et son propre père, et sa propre mère. C'est autre chose quoi, c'est une autre histoire, et c'est un peu plus difficile (petit sourire en coin, air quasi narquois pour terminer cette phrase). Mais pas for-

Voir page D-2 : Moebius

La Collection «Fictions»

Émile Ollivier
PASSAGES



Émile Ollivier

PASSAGES

Un roman poignant sur l'exil, écrit dans une langue de feu et tout imprégné de l'atmosphère des Caraïbes, et qui fait comme un pont entre Haïti, Miami et Montréal.

174 pages — 16,95 \$

Réjean Legault
GASPARD AU LÉZARD



Réjean Legault

GASPARD AU LÉZARD

Une histoire complètement «fiaillée» mais combien pathétique, qui renoue avec la petite gang de la rue Saint-Hubert, entre Roy et Cherrier.

262 pages — 22,95 \$

Lori Saint-Martin
Lettre Imaginaire à la femme de mon amant



Lori Saint-Martin

LETTRE IMAGINAIRE À LA FEMME DE MON AMANT

Lori Saint-Martin explore, dans ces dix-huit nouvelles — dix-huit destins de femmes devant l'amour —, les méandres de la phénoménologie amoureuse.

136 pages — 16,95 \$

l'Hexagone
Lieu distinct de l'édition littéraire

le plaisir des Livres

Et pourtant, c'est Racine!



Robert LÉVESQUE Le Bloc-notes

DANS LES SALONS des années 1660, à Paris, il y avait un jeu à la mode, les « Questions d'Amour » : c'était le Trivial Pursuit d'alors. Qui a aimé qui ? qui peut aimer qui ? que faire dans tel ou tel cas ? Un prince peut-il être amoureux ? Qui oserait cocufier un roi ? Une passion vaut-elle un empire ?

Eh bien Jean Racine, qui s'y faufilaient pour y draguer la Champmeslé, aurait trouvé là et l'idée de Bérénice et l'actrice pour la jouer!

Vous savez... cette histoire : il y a Antiochus l'ex-soupirant qui aime encore Bérénice qui, elle, aime Titus... qui, lui, bien qu'il aime la très belle Bérénice, ne peut absolument pas l'épouser (les lois de Rome l'interdisent : elle est reine, il est l'Empereur) et, par amour pour Bérénice, demande à son ami... Antiochus de reprendre Bérénice avec lui... il leur donnera des terres, etc. Vous me suivez ?

Bérénice, la pure tragédie, la grande pièce, le joyau du théâtre classique, la plus glorieuse et la plus belle pièce du répertoire (il y a des monologues là-dedans, monsieur!), ne serait pas tombée du ciel des chefs-d'œuvre directement sur le papier béni du génial Jean Racine, mais lui serait venue par des détours triviaux ou ordinaires à peu près comme Les Belles-soeurs sont venues à Michel Tremblay et André Brassard à force de s'amuser à se prendre pour les grosses femmes d'à côté et surtout, cette fois où



PHOTO INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY Jean Racine

Tremblay vit sur le cul d'un autobus une publicité de concours de timbres Gold Star.

C'est la postérité qui vous fait du génie, du grand genre, et beaucoup beaucoup de sérieux dans le portrait. Celle de Jean Racine, le petit orphelin de La Ferté-Milon, s'est haussée jusqu'au Racine-le-Janséniste, Racine-le-chantre-démesses, Racine-le-Grand et même le grand Racine alors que... du moins c'est le parcours qu'en trace sans vergogne un biographe polémiste d'un talent exceptionnel, Alain Viala, dans un bouquin passionnant, il ne faudrait pas oublier Racine-le-Petit et même le petit Racine, écrivain ambitieux, « teigneux », au zèle excessif dans l'adhérence à tous les pouvoirs, de cour comme de ville, écrivain vénal tendu vers le succès à tout prix.

Le bouquin traînait sur ma table de cuisine depuis des semaines. Il offrait sa jaquette blanche et son titre (Racine. La stratégie du

caméléon) à la langue grise d'un de mes chats. Je n'osais plus lui retirer cette couche mais, curieux du caméléon, j'osai un matin. Oh la lecture happante! À la première ligne, Viala nous met le nez dans le premier sonnet qu'écrivit Racine à 24 ans, il célébrait la paix des Pyrénées que venait de remporter le roi de France, il habitait une chambre de bonne dans un hôtel des quais de Seine et espérait qu'un ami admis à la Cour le montre au cardinal Mazarin! Rien de moins!

Alain Viala, qui décortique les sonnets du jeune Racine, n'y voit que poncifs plats et boursoufflés, « et pourtant, c'est Racine! » dit-il. Et toute sa thèse du caméléonisme se met en branle : « cette disposition à prendre l'aspect du milieu auquel on veut s'intégrer pour y trouver de quoi subsister et se développer, cette attitude de conquérant en habit de disciple obéissant (...), faut partir de l'idée qu'il n'y a pas d'esprits supérieurs, «élus», à priori — ouf!... la faculté de se fondre dans des milieux pour y quérir pâture, je l'appelle un éthos caméléonesque ».

Attention! Viala n'est pas un pourfendeur né de la dernière pluie, en mal de pamphlet. Il a édité chez Garnier, en 1980, le théâtre complet de Racine. Il connaît son Racine. Et le parcours qu'il guide dans ce bouquin (je le redis, exceptionnel) est des plus pertinents. Le petit orphelin né dans « le trou » qu'est La Ferté, le petit jeune homme accepté par piston aux Petites Ecoles du monastère de Port-Royal, le lecteur invité, très connaisseur de grec, il le suit à Paris dès qu'il sort des jupes de Port-Royal, qu'il va loger dans des mansardes de Paris et, au besoin, demandez!, exécute une gamme de polémiste janséniste ou va à fond dans la manière galante, toujours des commandes bien placées, bien

ceuilles, bien servies. Tout pour un habit. Il faudra aller à la cour et il n'y a pas de grande carrière sans flair. Racine a le nez haut. Et puis il grandit. Et il aime les femmes et découvre les comédiennes. Écrire pour le théâtre est payant de tous côtés... votre nom circule, on vous paie des gages, une actrice vient dans votre lit... ce sera assez vite le théâtre pour celui qui aurait pu se contenter des Odes pour la convalescence du Roi, ou des sonnets pour les vacances de la cour, etc. et qui, de toutes façons, avant de devenir l'historiographe de Louis XIV, fera carrière, effectivement, fortement, déclassera le vieux Corneille, verra mourir Molière, et donnera, oui, donnera à la postérité... mais vendra, sur-le-champ, au moins dix grandes pièces en presque dix ans. Dont une deux fois, trahissant Molière... c'est l'affaire d'Alexandre.

Racine qui sort dans les rues vides, la nuit, pour crier son texte, le tester. Racine qui respire la poussière des plateaux de théâtre vides. Racine qui aimait les femmes vedettes. Tout Racine est là dans les pages passionnantes et « racontées » d'Alain Viala, des pages emportées, qu'on parcourt comme on écouterait un Henri Guillemin rajourné, des pages avec des raccourcis fascinants comme celui où il écrit que l'âge classique « correspond finalement tout au plus au moment, deux ou trois ans, où la cour de Louis XIV était « dans Paris », après Chinon avant Versailles, et que tout se passa de Saint-Germain au Louvre, du Louvre au Marais, du Marais à Sainte-Geneviève, et de Sainte-Geneviève à Saint-Germain. « Vous prenez un crayon et vous tracez un trait ».

Racine, la stratégie du caméléon. Alain Viala, Seghers, 1990.

LA VITRINE DU LIVRE



Moacyr Scliar Roman, 99 pages Presses de la Renaissance

COURT RÉCIT, à l'humour plutôt glacial, dit-on, mais où la poésie s'insère dans la description de tous les chats, tous les félins plutôt, que ce descendant d'immigrants russes juifs installés au Brésil, Moacyr Scliar, invente au fil du récit de la vie de Max, fils d'un pelletier qui tient boutique à l'enseigne du Tigre du Bengale. Scliar, qui vit à Porto Alegre, est médecin. Il a déjà publié des nouvelles sous le titre Le carnaval des animaux et L'oeil énigmatique.

Apologie des sorcières modernes Pierre Lemieux collection Iconoclastes, no. 4 Éditions Les Belles Lettres

PIERRE LEMIEUX est le directeur de cette collection qui se consacre (ô rareté de nos jours) aux pamphlets et autres manifestes. Après une apologie de la cigarette, signée Jean-Jacques Brochier, voici une « Apologie des sorcières modernes » dans laquelle Lemieux monte à l'assaut du « monde du mal », celui de l'argent et de la finance, toutes ces « sorcières » que sont les « initiés » de la Bourse ou de la Commission des opérations de bourse (COB). Un pavé dans la mare.

INDE 1991 Jean-Pierre Bruneau Voyageurs du monde entier C'EST LE TEMPS de préparer ses vacances, ses excursions dans le monde, et voici une collection de guides pratiques tous nouveaux, des « Annuel Voyageurs » qui vous donnent à la fois l'actualité politique et économique d'un pays, une description de sa vie quotidienne, et toutes les informations pratiques. Des numéros ont paru sur l'Inde, la Chine, le Brésil, le Japon, le Mexique, la Russie, la Thaïlande, les USA, et un sur le Québec, rédigé par Française et René Viau.

LUIS BUÑUEL Entretiens avec Max Aub Préface de Jean-Claude Carrière Belfond, 1991, 372 pages. L'UN était écrivain (Max Aub, mort en 1972), l'autre était cinéaste (le grand Buñuel, mort en 1983), et tous les deux étaient des amis, ayant vécu leurs jeunesse dans l'entre-deux-guerres, connu la guerre d'Espagne, l'exil, bref ils étaient de ces artistes que l'on a surnommés « la génération de 27 ». On avait publié en 1984, en espagnol, ces entretiens où, ensemble, ils évoquent tout : des débuts du jazz en Espagne dans les années 20 aux événements de mai 68 en passant par

l'aventure surréaliste. Les voici, traduits en français.

ABYSSINIE Vlady Kocianchich roman, 112 pages VLB Éditeur

TRADUIT pour la première fois en français, par Louis Jolicoeur, un roman d'un écrivain argentin de la nouvelle génération. Un roman qui révèle les rapports entre un artiste et son oeuvre, entre l'art et la vie. On le dit dans la lignée des Borges et Adolfo Bioy Casares.

CE QUE DIT LE MAJORDOME Javier Marias Nouvelles, traduites de l'espagnol par Anne-Marie et Alain Keruzoré Rivages, 1991, 176 pages.

DIX NOUVELLES, écrites de 1975 à 1990, qui donnent un aperçu de l'art de Javier Marias, un écrivain espagnol né à Madrid en 1951. Mathier Lindon, dans Libération, a dit de ce Marias : « Il y a quelque chose de nabokovien dans la désinvolture (c'est-à-dire la nature!) avec laquelle le fantastique s'introduit dans l'univers de Javier Marias. Mais la réussite qui en découle est entièrement mariasienne ». On a déjà lu de cet Espagnol L'Homme sentimental et Le Roman d'Oxford.

EN RELISANT LES ÉVANGILES Arnaud Desjardins La Table Ronde, 1991, 307 pages.

CET OUVRAGE ne prétend pas au traité, mais on y lit les causeries qu'Arnaud Desjardins a livrées à des auditeurs restreints. Fruit de 40 ans de confrontations avec les religions non-chrétiennes, il montre qu'en relisant les Évangiles, après un détour par l'Asie, on y découvre des richesses qui peuvent émerveiller. Un livre qui n'offre ni dogme, ni morale, mais plutôt une méthode, « un yoga oserait-on dire », comme il est écrit en quatrième de couverture.

LA VIE LITTÉRAIRE

Jean Royer

POURQUOI les paysages contiennent-ils de fasciner l'esprit ? Pourquoi l'écrivain cherche sans cesse de nouveaux horizons ouvrant des perspectives à la vue et à la pensée ? Que cherchons-nous devant les espaces ouverts ? Au fond, que cherchons-nous à voir dans un livre ?

Ces questions et d'autres autour du thème « Paysages », la 19e Rencontre québécoise internationale des écrivains les posera à la quarantaine de ses invités, du 3 au 7 mai à Québec. Parmi les écrivains étrangers, on remarque les noms de Gloria Alcorta (Argentine), Andrée Chédid, Anne Garréta, Pierrette Fleutiaux, Anne Lagardère et Charles Juliet (France), Angela Praesent (Allemagne), Anne-Marie Berglund (Suède), Breyten Breytenbach (Afrique du Sud), Nedime Gursel (Turquie) Janice Kulik Keefer (Ontario) et Fabrizia Ramondino (Italie).

Parmi les écrivains québécois invités, soulignons les noms de Robert Baillie, Luc Bureau, Louise Dupré, Naim Kattan, Émile Martel, Paul Zumthor, Marie-Claire Blais, Monique La Rue, Gaston Miron, Denise Desautels, Louis Jolicoeur, André Major et Alain Pontaut.

L'allocation inaugurale sera donnée par André Ricard. Le comité de direction de la Rencontre est formé de Jean-Guy Pilon, président, Pierre



Andrée Chédid

Morency, vice-président, et Guy Cloutier, secrétaire général.

Prix Française Gaudet-Smet

La Société Saint-Jean-Baptiste de Sherbrooke a rebaptisé son prix de journalisme, désormais nommé prix Française Gaudet-Smet, qui avait été nommée membre honoraire à vie de la SSSJB et dont on souligne la mémoire à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort survenue en 1986. La remise du prix se fera le 24 juin prochain à Sherbrooke.

Nelligan pour toujours

Une édition critique en deux volumes des Oeuvres complètes 1896-1941 d'Émile Nelligan paraîtra en novembre 1991, sous la signature de Jacques Michon, Réjean Robidou et Paul Wyczynski, pour marquer le 50e anniversaire de la mort du poète. Les auteurs restent encore ouverts à des ajouts. Prière d'écrire aux soins du Centre de recherche en civilisation canadienne-française, Université d'Ottawa, Pavillon Lamoureux, 145, rue Jean-Jacques Lussier, Ottawa (Ontario) K1N 6N5. Tél. : (613) 564-6847.

Lancements

Lundi 15 avril, à partir de 17 heures 30, lancement de La Croix du nord, nouvelle d'André Brochu (XYZ Éditeur). Au Citronline, 4669, rue Saint-Denis.

Lundi 15 avril à 17 heures, remise du grand prix Logidéc de la science-fiction et du fantastique québécois, à la Maison Jean-Lapointe située au 361 rue d'Youville à Montréal.

Le 17 avril, à 17 heures, lancement de Montréal comme je l'ai vue de Gérard Leblanc (Éditions du Méridien). Au salon du Mât du Stade olympique.

Le mercredi 17 avril, lancement de L'Apologie des sorcières modernes de Pierre Lemieux, qui paraît dans la collection « Iconoclastes » dirigée par Alain Laurent et l'auteur. À la Librairie Hermès de 18 heures à 20 heures.

Les ondes littéraires

À Littératures actuelles, dimanche à 14 heures 30, au réseau MF de Ra-

dio-Canada, trois romanciers latino-américains, Guimares Rosa, Carlos Fuentes et Alvaro Mutis, lus par Jean-François Chassay, l'animatrice Réjane Bougé et Louis Jolicoeur. Ce dernier, écrivain (L'émir vire, L'Instant Même) et traducteur, sera l'invité de Suzanne Giguère, dans la deuxième heure de l'émission.

À noter aussi l'émission Double Expresso animée le samedi après-midi par Christiane Charette et Miron Petrowski au réseau AM de Radio-Canada, ainsi que le magazine En toutes lettres, animé par Marie-Claire Girard le mardi soir à 19 h au réseau MF de la société d'État.

À la télévision, Caractères, avec Bernard Rapp, est présenté le dimanche soir à 20 h 33 et en reprise le dimanche suivant à 14 h 45, à TV5.

Lectures

La librairie Gallimard (3700, boulevard Saint-Laurent) doit présenter demain, dimanche, à 14 heures, un débat sur l'avenir de la culture au Québec. Participants à confirmer.

D. Kimm, poète qui a publié Cheval chez VLB Éditeur, donnera cette semaine deux récitals de sa poésie. Le mardi 16 avril à 20 heures à la Maison de la Culture du Plateau Mont-Royal et le mercredi 17 à 20 h à la Maison de la Culture Côte-des-Neiges.

Place aux Poètes reçoit, ce mercredi, au 4467 A, rue Saint-Denis, Louise Desjardins (La 2e Avenue, Noroit) et Jean-Marc Desgent (L'État de grâce, Herbes Rouges). Le récital débute à 19 heures.

estuaire C.P. 337, succ. Outremont Montréal H2V 4N1 À l'occasion du Festival national du livre, Estuaire vous invite à une lecture de poésie avec José Acquelin Geneviève Amyot Nicole Brossard François Charron Michael Deslisle Carole David Denise Desautels Louise Desjardins Gérald Gaudet André Roy Jean Royer le mardi 23 avril 1991 à 17h00 aux Terrasses Saint-Sulpices, 1680, rue Saint-Denis, Montréal À cette occasion, ESTUAIRE lancera aussi les festivités de son 15e anniversaire et soulignera la parution de son n° 59: "comme de lointains fantômes".

◆ Moebius cément, car dans la voie inconsciente, on fait les choses sans s'en rendre compte mais des fois c'est douloureux. On ne comprend pas et on se bagarre, on pleure, on gémit, ou on réussit d'ailleurs. Donc, quand on entre dans la voie de la conscience, la première chose consiste à reprendre tout ce qui a été fait derrière soi dans l'inconscience pour y donner un sens, pour comprendre le sens de ce qui a été fait en l'absence de sens. Nouveau sourire puis éclat de rire. Blueberry alors, lui, il est complètement dans la voie inconsciente ? « Oui, tout à fait, mais cela va changer ». Le sourire moqueur apparaît une fois plus, laissant présager une vie tout à fait différente pour le sergent Mike Blueberry. Parlons un peu plus précisément de votre travail. Dans les premières bandes de Moebius très souvent, la narration était absente ou diluée mais, dans vos travaux récents, Le Monde d'Edena plus particulièrement, la narration reprend ses droits. Vous n'avez pas pour autant, j'imagine, abandonné ce type d'expérimentation ? « Non, non pas du tout. Mais tout est plaisant. Je ne suis pas fou de la narration systématique, de l'histoire systématique. J'aime bien mettre en bande dessinée des ambiances, des impressions, des... choses où il ne se passe rien. J'adore quand il ne se passe rien. Mais, au hasard des aventures professionnelles, je vais d'un côté ou de l'autre, d'un territoire à l'autre. Et côté projet ? « Il y a une nouvelle histoire sur un scénario de Jodorowsky, qui s'intitulera La Folle du Sacré-Coeur. Une histoire contemporaine, une histoire de moeurs, quelque chose dans l'esprit de Lauzier, quelque peu. » Et le projet de la vie de la sainte Vierge ? « Et bien justement, cela a été réintégré dans La Folle du Sacré-Coeur. C'est une histoire qui est vrai-

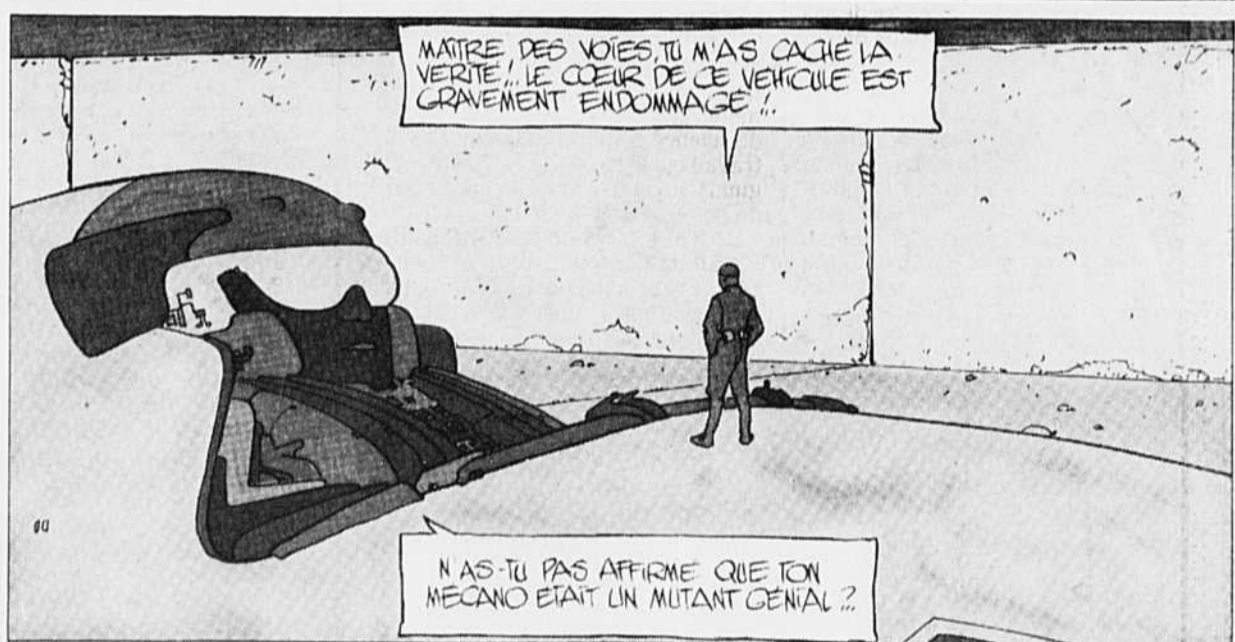


Planche tirée de l'album Le Monde d'Edena.

ment délirante et qui, à un moment donné, va intégrer, comme un joyau, une perle, l'histoire de la Vierge. D'abord, Alexandro (Jodorowsky) avait écrit une histoire qui touchait d'une certaine façon l'histoire de la Vierge dans une optique contemporaine, un peu comme a fait Godard avec Je vous salue Marie, mais sans que ce soit du Godard. Alors, c'était très rigolo, très scandaleux, comique et il y avait pas mal d'éléments autobiographiques qu'il avait incorporés à tout ça, c'est vraiment... très très bon. « Mais, j'hésitais à me lancer dans ce truc-là. Mais en fait, j'étais prêt à la faire, mais ça ne s'est pas fait. Par contre, l'insert qu'on va faire dans La Folle ne sera pas du tout scandaleux, ce sera vraiment relier aux Évangiles, mais avec le point de vue de Jodo, qui est très... illuminé. » Une dernière question. Au tout début de l'aventure Moebius, comment votre changement de cap a-t-il été perçu ? Il y a eu des résistances à vous voir tirer la BD dans une voie plus expérimentale ? « Non, il n'y a pas eu de résistance parce que je me suis adressé à une

minorité de lecteurs. Je n'avais pas du tout la prétention de penser que des milliers de lecteurs se passionneraient pour mes élucubrations. Je savais que c'était quelque chose d'un peu restreint, une complicité avec quelques fous à gauche et à droite. Mais, je savais également que cela ferait tache d'huile. De sorte que la situation aujourd'hui ne me surprend pas. J'ai une renommée qui est modeste mais... intense. »

◆ Le Carré

accentuait encore sa ressemblance avec un batracien. Il clignait sans cesse des yeux, ce qui lui valut le surnom de La Taupe. C'est donc à cet homme en mal d'amour, passionné de poésie allemande, mal fagoté dans ses manières, mal à l'aise dans son boulot qu'il accomplit avec un zèle qui tient plus d'une bienséance typiquement britannique que du kafaïen professionnelisme, c'est donc à cet homme que reviendra la mission consistant à faire en sorte que l'Angleterre ne soit pas prise en étau entre l'écorce

soviétique et l'arbre américain. C'est cet homme qui combattit pendant plus d'une vingtaine d'années ce Karla, qu'au fond il n'arrive pas à mépriser.

Pourquoi ? C'est bien simple. Karla, c'est l'espion qui venait du froid. Smiley, c'est l'espion sentimental.

(1) Sir John Coleville, Les franges du pouvoir. Journal du 10 Downing Street, 1939.

◆ Lesourne

l'établissement de liens économiques plus étroits avec la Turquie et l'Europe de l'Est, une meilleure gestion de la mondialisation de l'économie et l'accélération de la prospérité du pourtour de l'Europe, condition essentielle à l'amélioration des relations Nord-Sud. Tout un programme. Regardant ce que le monde a accompli depuis 1945, les auteurs écrivent : « Souhaitons qu'un lointain successeur écrivant en 2025, puisse, dans 35 ans, porter sur l'oeuvre de la génération actuelle le jugement louangeur qui s'impose pour le travail de celle de l'après-guerre. »

L le plaisir des
livres

Lori Saint-Martin et Nadia Ghalem

Des nouvelles pour les adultères, des nouvelles pour les Sarrasins



Jean BASILE
Lettres
▲ québécoises

LORI SAINT-MARTIN a décidé de revenir aux anciens modes si tant est qu'ils soient anciens. Son premier recueil de nouvelles, *Lettre imaginaire à la femme de mon amant*, traite du trio amoureux qui a fait la gloire des romans à quatre sous et du théâtre de boulevard : la femme, le mari et la maîtresse. « Ma femme ne me comprend pas... ». Malgré la révolution sexuelle et l'évolution des moeurs, l'écrivain croit que cette petite phrase-là, qui est classique à force d'être éternelle, est toujours le meilleur mot de passe pour l'adultère.

Bien entendu, ça a quand même changé, surtout du côté des maîtresses puisqu'elles peuvent vivre maintenant célibataires sans encourir les foudres de la société. Enfin, pas toujours. Si on en croit l'écrivain, la province n'est pas prête pour les adultères comme l'apprendra à ses dépens la jeune femme de *Visibilité zéro* dont la mère ressemble presque trop à la Sido de Colette. Pourtant, ce qui semble caractériser les maîtresses de Lori Saint-Martin, c'est leur solitude et même leur désir de solitude. On dirait que chacune d'entre elles se trouve quelque part inapte au rôle plus vaste et plus risqué de l'épouse légitime.

« Mieux vaut être une maîtresse qu'une femme trompée... » explique l'héroïne de *La femme*

compréhensible une des nouvelles les plus développées de ce recueil. Une autre, plus explicite encore, dira « Moi, j'ai une tête de maîtresse, comme d'autres une tête d'assassin ».

Quant aux hommes, ils sont braves pour la plupart. Lori Saint-Martin les aime bien. Ce sont de paisibles bigames qui ont besoin de jouer les fils et les pères alternativement. Ils ne doutent pas que leur aventure extramaritale est l'ultime limite de leur liberté. L'un d'entre eux s'appelle Martin. On le trouvera dans *Cecilia un des meilleurs textes de ce recueil qui en contient très peu de médiocres, voire aucun. C'est lui qui est célibataire. Il vit avec une espagnole qui aime un autre homme. Il se désole de ne pas connaître le langage amoureux qui lui permettrait de se faire comprendre et aimer d'elle. Faut-il dire tu ou usted ? L'amour est-il essence ou circonstance ? Graves dilemmes.*

À part quelques textes plus graves, Lori Saint-Martin fait dans la légèreté et la délicatesse. Même dans les textes les plus difficiles, comme *Les poissons rouges, les poissons gris*, dont le héros est un amateur d'adolescentes qui bat sa femme, elle se tient loin du pathétique.

Plutôt que des drames psychologiques, ses nouvelles sont des esquisses avec de jolis traits précis et nets. Comme écrivain, Lori Saint-Martin a un don évident pour le style simple, compact et expressif. Elle ne dit jamais de bêtise ni de platitudes, ce qui est assez difficile quand on écrit des histoires d'amour. Pourtant, elle sait être sentimentale. Malgré toutes ces qualités, son univers est quand même un peu trop

Lori Saint-Martin
Lettre imaginaire à la femme de mon amant
Nouvelles



• l'Hexagone

petit. Il lui manque un soupçon de personnalité.

NADIA GHALEM, dans *La nuit bleue*, propose des textes plus contrastés. L'action de ses nouvelles se passe au Québec, en Europe ou en Afrique. L'écrivain veut sans doute harmoniser dans sa prose littéraire différents aspects de sa personnalité et de son expérience humaine cosmopolite. Ce genre de choses est désormais courant ici et personne ne s'en plaint. En particulier, il y a des écrivains francophones des ex-possessions françaises qui n'ont pas toujours une très bonne opinion de la France et de la culture française « impérialiste », ce qui arrive aussi à certains intellectuels québécois « pure laine » qui se hâtent, d'ailleurs, de se faire des alliés faciles avec les



premiers. Dans ce genre de question complexe, tout tient au ton, à l'allure, à la dignité et au bon sens.

Nadia Ghalem joue le jeu à fond. Dès la première nouvelle, elle réussit à trouver des similitudes entre la bataille de Poitiers (c'est là qu'on a « bouté » les Sarrasins hors de France, en 732, date funeste. Ce fut aussi une ville anglaise!) et la bataille des Plaines d'Abraham. Suit une glose assez curieuse sur la victoire finale des vaincus (les Sarrasins et les Canadiens français) dont l'arme secrète serait d'engrosser les femmes des vainqueurs. Faire l'amalgame de tous les peuples francophones et colonisés contre un soi-disant ennemi commun, flatter en quelque sorte les Québécois en jetant de

l'huile sur le feu de leurs possibles sentiments anti-français en oubliant complètement, entre cent autres, que les Sarrasins de Charles Martel parlaient arabe et que les Canadiens parlaient français, à quelque chose de dégoûtant quand on essaie, justement, d'écrire dans la langue de la mère-patrie.

C'est ce qu'on appelle cracher dans la soupe et lécher les bottes.

Il est vrai que Nadia Ghalem a quelques difficultés dans le domaine du style. Sa langue littéraire est une suite capiteuse de lieux communs. Sous sa plume, l'exil est « une terrible épreuve », les petits déjeuners sont toujours « copieux » et les enfants, cela va de soi, sont « espionnes ». On se doit de recopier l'opinion de Nadia Ghalem sur les livres parce que, comme charabia, on ne fait pas mieux à moins que ce ne soit du sarrasin du VIII^e siècle : « Des livres qui se vendent mal parce qu'ils ne répondent pas aux nécessités vitales d'une société plus motivée à subventionner des industries d'armement que cette espèce d'activité délirante qui consiste à s'enlêter sur des mots, alors que le monde croule sous le poids des images caoutchouteuses de la vidéo, et que les musiques parasites coulent sur les cerveaux, miasme gluante... ».

Il faut dire que l'écrivain n'est pas plus forte en géographie qu'en histoire. Elle sait que Passy est un quartier de Paris mais elle croit que c'est dans le XVII^e arrondissement. En soi, c'est une erreur anodine, sauf qu'on attend d'un écrivain qu'il vérifie ce qu'il écrit, surtout quand il cite Kleist (ses « héros tragiques »), Stendhal, Byron, Shelley, Flaubert, Tolstoï, Lao Tseu, naturellement

Kérouac et naturellement Nelligan (« une certaine qualité de tristesse, une musique au-delà des mots »).

Pour le reste, il s'agit d'amour, de mort, de folie, rien qui vaille dans le contexte.

Lettre imaginaire à la femme de mon amant, Lori Saint-Martin, nouvelles, 133 pages, l'Hexagone, Montréal 1991.

La nuit bleue, Nadia Ghalem, nouvelles, 135 pages, VLB, Montréal 1991.

LOGIQUES LA VIE MODERNE

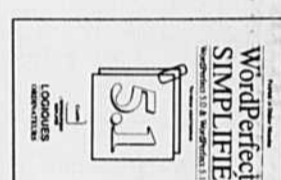
LES INCONTURNABLES! EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES.



168 p. spirale 14,95\$



112 p. spirale 18,95\$



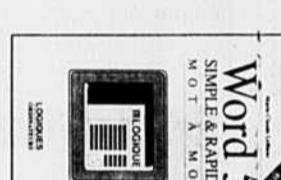
120 p. spirale 18,95\$



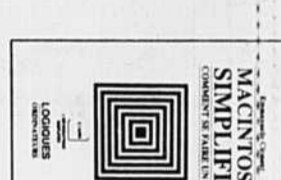
184 p. spirale 18,95\$



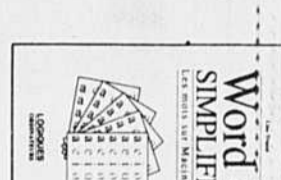
128 p. spirale 18,95\$



180 p. spirale 18,95\$



121 p. spirale 16,95\$



150 p. spirale 19,95\$



176 p. spirale 19,95\$

À gauche, rien de nouveau

SENS ET POLITIQUE

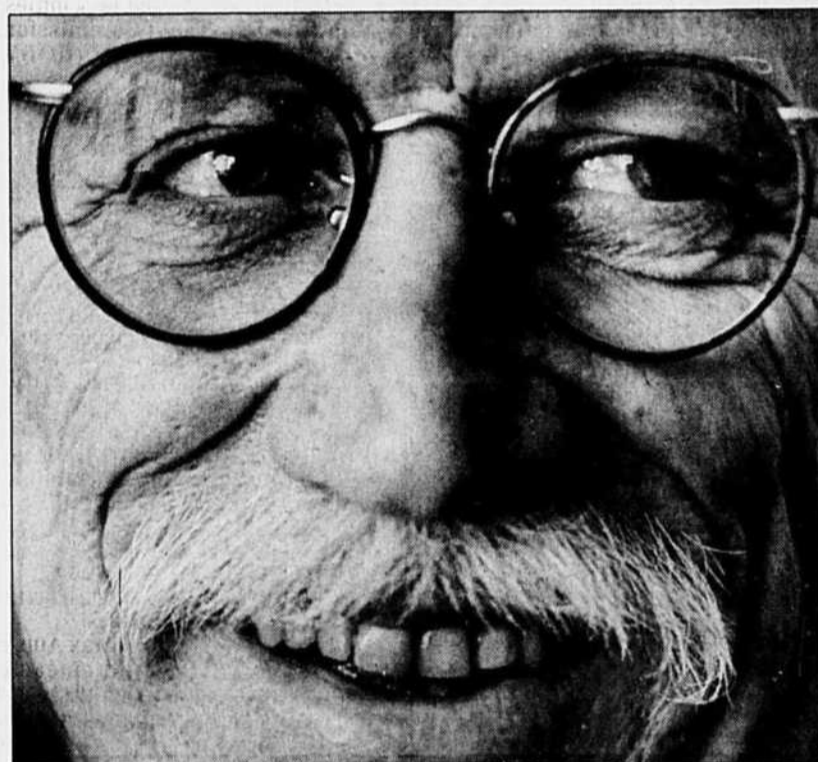
Pour en finir avec de grands désarrois
Jean-Marc Pottier
VLB éditeur, 185 pages.

Robert Saletti

ENGAGÉ, le militant n'a jamais caché ses opinions. Marxiste, le professeur de science politique a toujours pris le parti de la classe ouvrière. Fidèle à lui-même, Jean-Marc Pottier s'est ainsi fait un devoir de conjuguer militantisme et pédagogie.

Mais voilà, la classe ouvrière n'est plus un sujet historique au sens du marxisme et les régimes à l'Est battent de l'aile socialiste. Bref, le paysage idéologique ressemble à un tableau de Jérôme Bosch. Mais le temps n'est pas à la morosité; 90 ans après l'interrogation de Lénine, le mot d'ordre perdure : Que faire ?

Malgré la crise qui traverse les pays de l'Est, le marxisme-léninisme n'est pas mort. C'est Jean-Marc Pottier qui le dit dans *Sens et politique*. Dans les trois textes de ce recueil, le professeur et le militant font front commun pour tenter d'en finir avec « les grands désarrois ». Pour ce faire, rien de tel qu'une petite valse dialectique en trois temps. D'abord, en guise de thèse, c'est la leçon d'histoire intitulée « Les mutations du marxisme », où il est montré que le marxisme-léninisme n'est qu'une variante (importante) du marxisme et que, bon, on peut apprendre de ses erreurs. Antithèse à valeur de repoussoir, vient ensuite le deuxième texte (« La postmodernité et la quête de sens ») où l'on comprend que la situation n'est pas moins rose dans un Occident aux prises avec des penseurs comme Deleuze, Foucault, Lyotard et Derrida et qu'il y a pire erreurs que les siennes. Troisième volet de la démonstration, le texte qui donne son titre au recueil fiat la synthèse : contre le néo-libéralisme, l'auteur donne alors son vote à une



Jean-Marc Pottier

social-démocratie bonifiée qui ferait place aux organismes alternatifs et qui permettrait la reconnaissance par chacun du bonheur que donne la solidarité avec les autres.

Comme le dit condidement Pottier, « je veux encore changer le monde ». Si l'auteur n'avait pas porté deux chapeaux à la fois, peut-être aurions-nous eu droit à un essai à l'équilibre moins précaire. Car si le professeur de science politique accomplit ici un travail qui est honnête (sans être original), le militant, lui, a l'inéligance de ses impulsions.

Je n'ai jamais su que l'ambiguïté n'était pas de ce monde. C'est pourtant le reproche que Pottier fait à la postmodernité ramenée à un courant médiatique pour motif de divergence

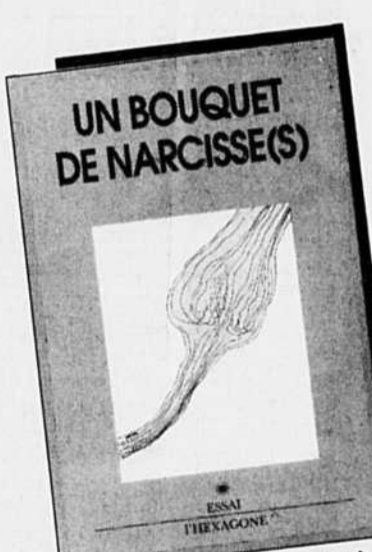
interne : « Peu de postmodernes s'entendent sur la définition de postmodernité et sur le moment où celle-ci aurait remplacé la modernité : il y a donc là un effet de mode ». On aimerait passer outre ce genre de syllogisme qui ramène tout un mouvement philosophique et artistique à un « donc » aussi frêle que réducteur.

On aimerait aussi, avec l'auteur, laisser de côté tout le versant esthétique du postmodernisme pour ne regarder que son aspect politique, mais ce serait oublier qu'une des mises en garde du postmodernisme, c'est justement l'absence de frontière claire et inaltérable entre le politique et l'esthétique (ou entre le juste et le narratif, selon les termes de Lyotard). On ne demanderait pas mieux de croire avec le marxisme ou avec Habermas, que Pottier cite en exemple (se situant ainsi très précisément dans les retombées du débat qui a opposé le penseur allemand à Lyotard au début des années 80), qu'il y a encore place pour un projet social d'envergure — et il est vrai qu'à son pire degré de vulgarisation, la postmodernité, venue après tout le reste, donne l'impression incomfortable d'être revenue de tout —, mais encore faudrait-il que cette opinion soit étayée autrement que par des con-

damnations à la limite de l'insulte. Parler de Lyotard, dont *La Condition postmoderne* est placée en tête de train que Pottier, après plusieurs autres, voudrait bien voir dérailler, en termes de « désespéré » et de « parisien » ou de la postmodernité comme d'une « contre-utopie fallacieuse et morbide » ou d'un « sombre tableau » n'ajoute vraiment rien au débat.

Si elle n'a pas encore prouvé qu'elle est garante de l'avenir, la postmodernité a au moins montré qu'on ne peut faire table rase de la tradition comme l'ont proposé les modernes, et qu'on ne peut plus « revisiter » le passé de manière innocente (d'où une certaine ironie). On peut retourner en arrière, à condition de ne pas fixer le présent à demeure. Ou comme le disait Lyotard, « le consensus n'est pas la fin de la discussion ».

NOUVEAUTÉS L'HEXAGONE



308 pages — 22,95 \$

Collectif
UN BOUQUET DE NARCISSE(S)
Depuis Ovide, que reste-t-il du mythe de Narcisse? Narcisse était-il vraiment atteint de narcissisme? Est-il, comme certains le prétendent, le symbole de notre culture? Ce recueil d'essais écrits par une quinzaine de personnes, écrivains, philosophes, critiques, universitaires qui s'adressent aux Narcisses que nous sommes devenus, tente de répondre à ces questions.



158 pages — 16,95 \$

Gilbert Dupuis
MON ONCLE MARCEL QUI VAGUE VAGUE PRÈS DU MÉTRO BERRI
Créée à la salle Fred-Barry, en mars 1990, cette pièce met en scène des personnages oubliés par notre société dite d'abondance. « Une oeuvre particulièrement dense, à l'intérieur de laquelle Dupuis a réussi à faire éclater aussi bien la vérité que la beauté. J'ai envie de lâcher le mot chef-d'oeuvre. » Jean Beaunoyer, *La Presse*.

APOLOGIE DES SORCIÈRES MODERNES

LANCEMENT
Mercredi 17 avril 1991
de 18h00 à 20h00

LIBRAIRIE HERMÈS
1120, rue Laurier ouest
Montréal

Directeur de la collection «Iconoclastes», (*Je fume, et alors?*, *Outrage à chefs d'Etat...*), économiste et écrivain vivant aujourd'hui à Paris, Pierre Lemieux est de passage à Montréal pour présenter *Apologie des sorcières modernes*.

Un pamphlet virulent à la défense des «sorcières modernes» persécutées par l'inquisition judiciaire parce qu'elles ont, grâce à des informations privilégiées, conclu des transactions boursières très avantageuses.

Un livre percutant, polémiste et franchement «hors-la-loi».

UNE INVITATION DES ÉDITIONS LES BELLES LETTRES

Diffusion au Canada: MEDIALIV (514) 336-3941

l'Hexagone
Lieu distinct de l'édition littéraire

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Aujourd'hui 13 avril de 14h à 16h
NADIA GHALEM
La nuit bleue
VLB Éditeur

Mercredi 17 avril de 18h à 20h
PIERRE LEMIEUX
Apologie des Sorcières Modernes
Coll. Iconoclastes
LES BELLES LETTRES

Judi 18 avril de 17h à 19h
FRANCIS DUPUIS-DÉRY
L'erreur humaine
LEMEAC ÉDITEUR

Vendredi 19 avril de 18h à 20h.
DAVID HOMEL
Orages électriques
BORÉAL

Samedi 20 avril de 14h à 16h
LECTURES, EXTRAITS DE
Anthologie de la Poésie des femmes du Québec

Nicole Brossard, Lisette Girouard, Suzanne Jacob, Cécile Cloutier, Claudine Bertrand, Francine Dery, Michèle Lalonde, Hélène Rioux, Louise Warren
REMUE MÉNAGE

Samedi 27 avril de 15h à 17h
MIMI BARTHÉLÉMY
Auteure et conteuse
Haïtienne

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

1225, de Condo, Montréal QC H3K 2E4
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182
Les Éditions LOGIQUES sont agréées et subventionnées par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

L le plaisir des
livres

Michel Crète, scénographe

«Un texte, ce sont d'abord des murmures...»

Marie Cardinal

MICHEL CRÈTE, comme son nom ne l'indique pas, n'a pour ainsi dire pas de cheveux sur le sommet du crâne. Bonhomme trapu, avec un regard de petit garçon qui s'amuse, d'enfant curieux, d'homme attentif et décidé, il est scénographe. Je dirais plutôt qu'il est architecte-décorateur de théâtre.

Dans sa prime jeunesse, à Québec, il tourne autour de la peinture, il essaie d'être peintre sans parvenir à se convaincre qu'il a trouvé sa voie. Pour vivre, il fait le rond-de-cuir. Il cherche. Très tard, à 27 ans, il entre aux Beaux-Arts parce qu'il a encore dans la tête un souvenir qui date de ses 15 ans : un spectacle, au Gesù, *Des souris et des hommes*. « J'avais vu quelque chose », me dit-il.

En 1985, il fait sa première scénographie pour *Being At Home With Claude* de René Daniel Dubois.

Un départ sur les chapeaux de roues ! René Daniel Dubois, je l'admire !

J'étais pourtant très loin du problème « gai »... J'attendais mon premier enfant...

Oui, mais c'est l'écriture de René Daniel qui l'a touché.

Probablement, je ne sais pas... C'est quoi, pour toi, l'écriture d'une pièce ?

A priori, c'est rien. Ce qui m'attire c'est une équipe, le metteur en scène, les comédiens. Après seulement, je me rends compte que ce qui nous unit, ce qui fait l'équipe justement, c'est le texte. Vraiment, au départ, les textes me laissent indifférents, ils ne m'importent pas. J'attends de ceux qui viennent me chercher qu'ils me les fassent comprendre, ou plutôt qu'ils me communi-

quent les raisons de leur attirance vers une pièce précise. Je n'ai pas une grande culture littéraire et je ne suis pas particulièrement attiré par la littérature. Avant de commencer à travailler sur un décor je lis une ou deux fois le texte, pas plus. J'y pense, j'attends que ça fonctionne.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ce n'est pas facile à expliquer, c'est fluide. Un texte et moi ça fonctionne quand j'entends comme des murmures, c'est fantomatique. Je ne vois ni la langue, ni le style, ni les idées, c'est beaucoup plus général, ça englobe tout ça, ça passe aussi par les comédiens. En lisant une pièce, je me place toujours là où sont les comédiens : au centre, sur la scène.

J'aimerais que tu me parles d'une scénographie que j'ai beaucoup aimée : le *Galilée* de Brecht. Une énorme construction sphérique en bois et en métal. Dis-moi comment tu as eu l'idée de faire ça.

C'est simple. Ce que Brecht m'a transmis par son texte c'était l'émerveillement de la découverte, l'éblouissement de la découverte. Je n'ai gardé que ça de ma lecture, si bien que les lieux, l'époque, etc., tout ça était secondaire. Je n'ai voulu conserver que l'image de ce qui se laissait surprendre pour la première fois en regardant par la lunette : la lune, le cosmos, la marche des planètes. Tout le temps du travail avec Robert Lepage c'est ce que j'ai voulu préserver : la révélation stupéfiante de la première fois, ce bonheur, cette excitation. J'ai essayé, peut-être de façon prétentieuse, de retrouver ce frémissement et de le communiquer aux spectateurs. Je voulais que les spectateurs, en découvrant le décor, soient au départ émerveillés, qu'ils ressentent le fré-

tillement de la découverte, quelque chose de fort et pourtant d'innocent et de simple.

C'était une grande construction. Quand je l'ai vue j'ai éprouvé de la satisfaction parce qu'elle allait exactement avec la pièce de Brecht que je connaissais déjà. Comme le premier décor des *Nègres* de Jean Genet, réalisé par André Acquart, est, pour moi, indissociable du texte. Ta construction c'était une sorte d'astrolabe ?

Oui, peut-être, ou un jeu de légo... La difficulté, une fois imaginé le dispositif de départ, c'était de trouver comment le faire évoluer, le faire vivre. Je voulais que ça change au cours du spectacle, que ça aille vers le vide. Le texte de Brecht m'a fait comprendre que l'Homme n'est pas le centre de l'univers. J'avais cette idée-là en tête, elle ne m'a pas quittée, elle a nourri mon travail. Je ne sais pas si je l'ai transmise...

J'avoue que je n'ai pas vu le vide, plutôt le dislocage. Mais en y repensant...

Tu vois, je travaille comme ça : (il prend une feuille de papier et y trace des flèches orientées de la droite vers la gauche, il dit :) Il vente. (Puis il dessine une silhouette d'arbre tout entier penché vers la gauche, troncs et branches, dans le sens du vent ; et, plus loin un autre arbre dont le tronc a l'air d'affronter le vent, penché vers la droite, mais dont les branches sont entraînées par lui, à rebrousse poil. Il me montre cet arbre :) Je préfère cette dynamique parce que les énergies s'opposent, là, il y a un drame.

Ca va être compliqué de traduire ton dessin en mots. Enfin, c'est mon affaire, chacun son métier... Parlons d'un autre de tes décors que je n'ai pas bien compris, celui que tu

viens de faire pour *On ne badine pas avec l'amour*. Les porcelaines qui parsèment le plateau, ça, je crois comprendre. Ce que je ne comprends pas c'est le cadre de scène lui-même, si fermé, si lourd, si sombre, si peu romantique...

Bon, prenons les porcelaines. J'ai voulu installer un décor où, au moindre faux geste, on risque de briser quelque chose. En lisant la pièce j'ai eu l'impression qu'au moindre frémissement de l'un des personnages ça allait péter. Les porcelaines ne sont pas fixées, elles sont posées sur des colonnes basses, elles sont dangereuses pour les comédiens. Tout est fragile. À force de répéter dedans ils se sont fait des chemins. Mais ils peuvent en casser, c'est prévu.

Le soir où j'ai vu le spectacle, ils n'ont rien brisé. Ça serait intéressant si ça arrivait. Peut-être qu'il faudrait changer les colonnes de place tous les soirs.

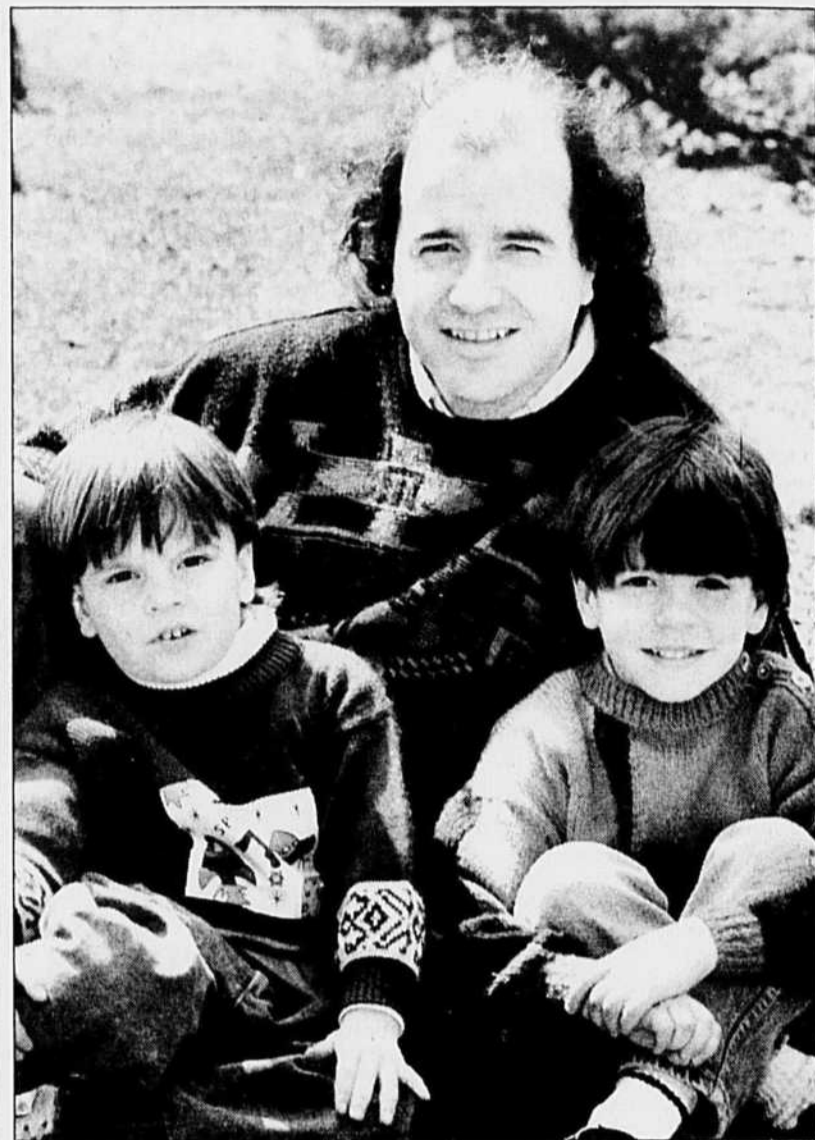
Ca, ça ne me regarde pas, mais c'est possible... Bon, parlons du cadre, du château autrement dit. Pour moi ces hautes structures rigides et épaisses, c'est le Père, l'Histoire, les gros sabots des origines.

Ca m'a paru féodal, médiéval, loin de Musset.

Pour moi ça représente le poids de la tradition les « trente-neuf mâles de la famille », comme dit le père de Perdican. Ce sont les contreforts de l'éducation qui sont ébranlés par la fragilité des sentiments.

C'est bien intéressant. Ça me semble clair maintenant... Est-ce qu'il t'arrive de refuser une scénographie ?

Seulement si je ne suis pas disponible ou si, comme je te l'ai dit au début, je n'ai pas le goût de travailler



Michel Crète est ses deux fils, Gabriel et Julien.

PHOTO JACQUES NADEAU

avec une équipe. C'est rare. J'aime trop éprouver cette impression d'entendre des murmures quand je découvre une pièce. Et, si les murmures s'installent, que d'autres les entendent aussi, alors c'est gagné.

Dans le fond, une écriture pour toi, c'est d'abord de la typographie, du papier, un volume. C'est, dans un premier temps, le décor où elle s'inscrit.

Oui, au départ.

LITTÉRATURE JEUNESSE

Dominique Demers

PETRONILLE ET SES 120 PETITS

Claude Ponti, *L'école des loisirs*, 1990
AVEC L'ALBUM D'ADELE, Claude Ponti invitait les tout-petits à voyager dans des images où l'absurde et le surréalisme défiaient la raison. Dans *Pétronille*, les mots entrent en jeu, tissant un récit où tout est possible et tout est permis. Les pierres pleurent, les chaudrons courent et l'effroyable Sagoinfre enrobe les enfants de chocolat avant de les croquer... Lewis Carroll aurait apprécié ce fabuleux périple initiatique où de minuscules héros triomphent de tout. Un livre à relire cent fois, comme un conte, avec en prime, le plaisir de déboucher de nouveaux détails dans chaque image.

SIMON FÊTE LE PRINTEMPS

Gilles Tibo, *Livres Toundra*, 1990
APRÈS SIMON ET LE VENT et *Simon et les flocons de neige*, Gilles Tibo réveille le printemps. Son jeune héros impatient attache des ballons aux tiges des fleurs pour les aider à pousser et appelle les oiseaux avec sa flûte. L'orchestrateur des saisons est peu sensible à ces invitations qui servent surtout de prétextes à de

très belles images où les jeux de lumière portent le rêve et la poésie. À la dernière page, le printemps est célébré à coups de tambour avec une palette de couleurs où les tons vibrants éclatent sur fond d'ocres et de verts. Au fil de ses saisons, Tibo enseigne aux enfants que l'univers est aussi magique que scientifique.

POURQUOI PAS MOI ?

Ken Brown, texte français de Diane Costa de Beauregard Gallimard, 1990

L'HEROÏNE de cette histoire est autruche et rêve de voler comme toutes ses consœurs ailées. Puisque dame nature l'a plutôt mal équipée, le curieux animal se fabrique des ailes... pique du nez. Mais ses amis ont pitié : à grand renfort de ficelles, ils l'aideront à s'envoler. Ken Brown a réussi à créer un personnage bien en chair, drôle et vulnérable, gaffeur et attachant. Peinte à l'aquarelle, l'étrange bête au physique disgracieux participe à des tableaux saisissants qui feront rire et émouvront les enfants.

GRAND-MÈRE ET LES PIRATES

Phoebe Gilman, texte français de Christiane Duchesne, Scholastic, 1990

UN LIVRE BONBON, sans préten-

L'HOMME DU CHESHIRE

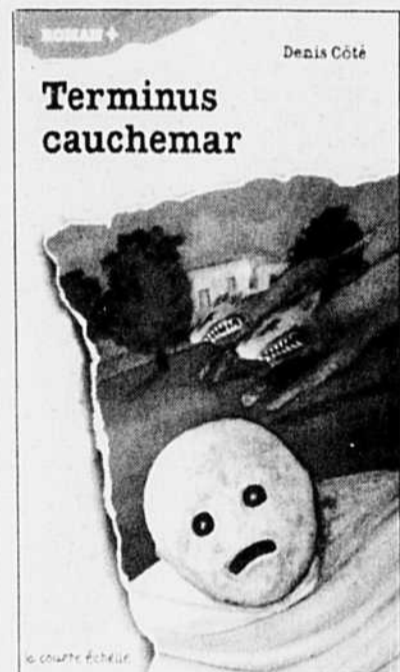
Michèle Marineau
Collection littérature jeunesse
Québec/Amérique, 1990, 94 pages

ENTRE DEUX clins d'oeil à *Alice au pays des merveilles*, deux enfants enquêtent sur un mystérieux inconnu ; un homme bizarre et inquiétant, surgi de nulle part. L'auteur de *Cassiope ou l'été polonais* signe ici son premier roman pour pré-adolescents. Derrière les jeux d'enfants détectives, *L'Homme du Cheshire* raconte la marginalité, la folie, sans gêne et sans fausse pudeur, avec cette lucidité empreinte d'émotivité que les fans de Michèle Marineau sauront reconnaître.

TERMINUS CAUCHEMAR

Denis Côté, Collection Roman + La courte échelle, 1991, 159 pages

IL Y A quelques mois, Denis Côté signait *La nuit du vampire* et défouait du même coup un des derniers tabous de la littérature jeunesse québécoise : l'horreur. Il récidive et va plus loin avec une histoire d'amour horrifique où les carcasses grugées et les intestins en décomposition remplacent les coeurs et les petits oiseaux. Côté cite Stephen King en épigraphe : « Une histoire d'horreur, c'est une sorte d'hommage rendu aux personnes qui peuvent regarder la mort en face parce qu'elle n'est pas encore présente dans leur coeur. »



lions autres que de plaire aux enfants. Une grand-mère célèbre pour son fameux pouding aux nouilles est enlevée par d'effroyables pirates gourmands. Armée de ruse, sa petite fille affrontera les vilains marins et déliurera la brave dame. Humour, fantaisie et aventure, sur fond de nourriture. La Canadienne Phoebe Gilman puise dans les fantasmes enfantins pour cuisiner des livres d'images toniques et tentants.

Un juge qui tâte de la polémique

LA JUSTICE ? QUELLE JUSTICE ?

Marc Brière
Stanké, 1991
Clément Trudel

LA ROBE des juges ? Voilà bien un des « déguisements » qui desservent la justice. « L'aristocratie des juges ne doit pas supplanter la démocratie », dit le juge Marc Brière dans un petit livre frais sorti des presses : *La justice ? Quelle justice ?* On peut retenir qu'il exige que l'on fournisse « même aux travailleurs » une justice « indépendante, gratuite et publique » ! On aura compris que les arbitrages tels qu'on les vit sont pour lui une voie peu utile pour contrer méfiance et confrontation dans les différends entre patrons et travailleurs.

Provocateur, irrévencieux, ce juge du tribunal du travail ? À peine. Tout simplement agacé par certains traits d'un système qui conserve, selon lui, des allures « féodales ». Ré-

solu, par exemple, à ce que la collégialité gagne des adeptes dans tous les types de tribunaux, sans toutefois aller jusqu'à soumettre les juges en chef à des élections !

Tout est dit en une cinquantaine de billets. Il écrit aussi *biais*... et cite abondamment des observateurs aussi divers que Jacques Ellul, Jacques Dufresne, Bertha Wilson, Jules Deschênes... et le sous-ministre de la Justice Jacques Chamberland, pour mieux étayer la nécessité de secouer le monde des tribunaux judiciaires et administratifs. Brière estime que les tribunaux judiciaires, dotés d'un « palais », et les tribunaux administratifs, en attente d'une « auberge », auraient eu tendance à s'assoupir, n'eût été l'adoption des chartes des droits et libertés... Il a calculé qu'au total le Québec dispose d'un juge par 7 500 habitants !

« On comprend peu les gens quand on les juge sans cesse », glisse quelque part Marie-Claire Blais. Le juge Brière, qui revendique le statut d'a-

dulte pour son tribunal (tribunal du travail, institué il y a 21 ans), semble persuadé que le « tribunal sévère » de l'opinion publique jugera en dernier ressort si des progrès sont faits, chez les juges, pour mieux répondre à la soif d'équité et de justice de la société.

Judiciarisation « excessive », « ir-réfléchie ». Autant de formules choc que l'on retrouve dans un ouvrage dont certains passages invitent à la polémique, en une année où s'an-nonce un Sommet sur la justice. « La réserve judiciaire n'est pas un tchador et les juges n'ont pas à porter le voile ». Ou encore, sur les courts délais de certaines prescriptions (aussi peu que 15 jours selon certaines conventions) : « le bien le plus important que l'on puisse perdre en dehors de son intégrité physique ou morale... n'est-ce pas son emploi ? Pourquoi cette hâte de la loi à déclarer que ce droit est définitivement perdu ?... alors que les droits de propriété immobilière se prescrivent en 30 années. »

En préface, Andrée Ferretti rappelle que « impartialité ne signifie pas neutralité, de même que l'objectivité n'exclut pas la subjectivité ». Ce livre est vivant, il s'écrit d'un auteur peu timoré qui chérit sa langue, vise à la concision, et possède un talent pour les boutades qui font sourire et penser : « faites que vos juges ne soient ni trop gras, ni trop maigres... pour qu'ils soient bien en chair. »

Ironique et stimulant, ce petit juge. Qu'il se soit fait l'éditorialiste de toutes choses touchant au droit et aux droits, et qu'il nous offre en prime le subtil portrait qu'il a dressé de René Lévesque, cet homme « violemment passionné » — lors d'un récent colloque tenu à l'UQAM — sont des données qui me portent à conclure que de tels esprits libres finiront bien par convaincre notre société de ravalier ses institutions défraîchies.

LES LIVRES PRATIQUES

Renée Rowan

LA GUÉRISON OU « QUANTUM HEALING »

Dr Deepak Chopra
Stanké, 302 pages

LE « QUANTUM HEALING » ou « la science de la vie » se situe dans le mouvement de redécouverte de la face intérieure de la santé : « une approche de l'esprit par l'esprit », précise dans l'introduction le Dr Jean-Charles Crombez, médecin et professeur agrégé à l'Université de Montréal. Le Dr Chopra ne rejette pas d'un revers de main la médecine traditionnelle ; il ouvre plutôt d'autres voies de science et de conscience. La médecine quantique parle plus « d'ouverture aux processus de santé que de techniques d'élimination des maladies ». Dérangeant et fascinant à la fois, ce livre ouvre de nouvelles voies tout en suscitant une réflexion « sur un état de guérison qui n'a pas à voir avec une quête intellectuelle, une exploration de sens ou la recherche de cause », ajoute le Dr Crombez.

LA MÉDECINE DENTAIRE HOLISTIQUE

Dr Denis Hervé
Louise Courteau éditrice
214 pages

TOUT EN exerçant sa profession à temps plein depuis 20 ans, l'auteur, qui est diplômé en médecine dentaire de l'Université de Montréal, poursuit une recherche personnelle sur les approches alternatives dans ce domaine, notamment sur l'approche thérapeutique multi-disciplinaire (ostéopathes, homéopathes, acupuncteurs, et autres). Cet ouvrage fait donc état de l'utilisation des différentes « médecines douces » dans le traitement de l'appareil buccodentaire, une approche qui sort carrément des sentiers battus. « La responsabilité du dentiste, soutient l'auteur, se situe toujours face à la santé globale même si son intervention est localisée et que son action semble limitée ». Le Dr Hervé est co-fondateur de l'Association de médecine dentaire holistique du Québec.

AU FOND DU GOUFFRE

Martha A. Morrison
Libre Expression
206 pages

IL S'AGIT d'un livre-témoignage sur la dépendance à la drogue et à l'alcool. Un autre, direz-vous. Oui, mais à la différence que celui-ci est écrit par une jeune femme médecin qui a commencé sa « descente aux enfers » à l'âge de 12 ans et qui, en dépit de son milieu aisé et de brillantes études, a été une véritable « junkie ». Arrivée au bord du précipice, elle accepte une fois de plus (la bonne, cette fois), d'aller en cure de désintoxication : « Je me droguais depuis dix-sept ans et je n'avais plus la force de fuir. Depuis longtemps la drogue ne m'apportait plus aucun plaisir. Ma vie ressemblait à une poubelle. Je me raccrochais à ma carrière médicale, et voilà que je perdais jusqu'à mes capacités de praticien. Je ne pouvais pas quitter la ville, car je ne retrouverais pas de travail. (...) Toutes ces années de duperie, d'arnaques et de comédie touchaient à leur fin. Il ne me restait plus rien ». Un livre sobre, sans concessions, porteur de courage et d'es-

LA GARDE PARTAGÉE

Claudette Guilmaine
Stanké, 137 pages

L'AUTEUR, experte en médiation familiale, voit la garde partagée comme « un heureux compromis ». D'entrée de jeu, Claudette Guilmaine qui vit, elle-même, depuis six ans la garde partagée, dit voir ce type de garde non pas comme un « modèle idéal » ou une « panacée », mais « comme une solution très acceptable qui s'offre parallèlement à la garde unique traditionnelle ». Le parent qui opte pour cette formule, estime-t-elle, se doit d'être aussi responsable que s'il assumait seul le bien-être des enfants. L'ouvrage donne accès aux expériences d'autres parents, pourquoi ils ont choisi cette solution, les écueils rencontrés, les arrangements à faire, les éléments à réunir pour réussir la garde partagée. Ce mode de garde est complexe, mais, comme le constate Mathieu, un des enfants interrogés par l'auteur, « c'est ce qui peut arriver de mieux dans la pire ».

COMMENT DÉCROCHER

Barbara Mackoff
Le Jour, éditeur
254 pages

CET OUVRAGE, traduit de l'américain par Cécile Gédéon-Kandalafi, propose plus de 100 techniques pour oublier le bureau. L'auteur l'a écrit en mettant l'accent sur la qualité du temps consacré à votre vie en dehors de vos heures de travail. Les techniques proposées devraient vous aider à diminuer vos tensions et votre propension à poursuivre à la maison les affaires inachevées. Techniques et conseils sont entremêlés d'exemples : c'est ainsi que vous découvrirez comment Lady Macbeth, Mozart, Nancy Reagan ou Humphrey Bogart ont résolu le difficile problème de leur retour au foyer après le boulot. Un livre sans prétention qui peut aider certains.

100 MÉTIERS PIONNIERS POUR TOUS

Alain Barbanel
Balland, 279 pages

UN LIVRE amusant à lire, pratique jusqu'à un certain point, *100 métiers pionniers pour tous* présente, à l'aide de fiches, une centaine de professions insolites depuis l'artisan d'effets très spéciaux jusqu'au zéticien (historien-conseil) en passant par le gestionnaire de conflits, le goûteur d'eau, le jeteur de sort, le marieur, l'ozonothérapeute, le physionomiste, le scénariste de CV, et quoi encore ! Si vous êtes en recherche d'emploi, cela peut vous apporter des idées. Toutes les adresses données, toutefois, s'adressent aux Français.

L'ANIMAL, SON BIEN-ÊTRE ET LA LOI AU QUÉBEC

La Société québécoise pour la défense des animaux
Wilson et Lafleur
154 pages

IL S'AGIT de la seconde édition, entièrement révisée, d'un recueil de loi publié pour la première fois en 1982. Depuis neuf ans, les lois et règlements relatifs à la question animale se sont multipliés aux différents paliers gouvernementaux, ce qui a nécessité cette mise à jour qui reste fidèle à l'esprit et au format du premier recueil. Un ouvrage de références utile à la fois pour les professionnels et le grand public.

Université de Montréal

Un cours qui s'emporte en vacances

café

Cours autodidactique de français écrit
Pour améliorer votre français écrit, un cours comprenant exercices, questions, réponses et explications suffisantes pour travailler seul... même en vacances.

Ouvert à tous

Date limite d'inscription: le 30 avril 1991

Frais d'inscription: 45,50\$ (payable sur réception de la facture seulement)

Renseignements: (514) 343-7393
Veuillez m'envoyer votre dépliant

Nom/prénom _____
Adresse _____
Ville _____ Code postal _____

Retourner ce coupon à:
CAFÉ
Faculté des arts et des sciences
Université de Montréal
C.P. 6128, succursale A
Montréal (Québec), H3C 3J7

UN DOCUMENT CAPITAL

FAUT-IL VRAIMENT AIDER LES RUSSSES ?

Lev Timofeiev
18,95 \$

Faut-il vraiment aider les Russes ?
Six experts soviétiques instruisent le dossier. Selon eux, tant que l'Union soviétique et ses républiques n'auront pas entrepris une restructuration politique et économique, l'aide occidentale aveugle maintiendra hors de l'eau le système existant qui a conduit le pays à la situation qu'il connaît aujourd'hui.

Guy Sorman
et six experts soviétiques répondent

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Renaud Camus, écrivain boulimique

AGUETS
Journal 1988
P.O.L., Paris, 1990.
LE BORD DES LARMES
P.O.L., Paris, 1990.
TRICKS
P.O.L., Paris, 1990.
ESTHÉTIQUE DE LA SOLITUDE
P.O.L., Paris, 1990.

Hervé Guay

EN ÉCRIVAIN friand de nouveauté et d'art, Renaud Camus émaille son journal d'une gamme de références extrêmement étendue. Pour s'en convaincre, il suffit de mentionner que les deux index aboutés à son journal 1988 intitulé *Aguets* comptent pour un seizième de l'ouvrage, lequel fait pourtant 400 pages. Cela va du général Mellinet — parce que Degas le représente sur une de ses toiles — à d'obscurs petits maîtres italiens, sans oublier maints théâtres et scribes de la France d'aujourd'hui.

Pour tout dire, une partie de l'oeuvre trempée dans ce bain de références tous azimuts alors qu'une autre s'élabore à partir d'éléments autobiographiques, plus que moins intimes. Deux spécificités qui expliquent en partie pourquoi Renaud Camus reste encore relativement inconnu du grand public — auquel ses livres ne se destinent nullement par ailleurs — et qu'il ait pu se décrire il n'y a pas si longtemps encore comme « le plus vieux des jeunes écrivains français ».

Ses écrits néanmoins sont en voie de constituer l'une des sommes les plus considérables de la nouvelle littérature en France, Camus ayant déjà à son actif une vingtaine d'ouvrages (éloges, chroniques, journal, romans, éloges).

À tel point que si on venait, par inadvertance, à le publier dans la *Pleiade*, ses livres y occuperaient d'ores et déjà quasi autant d'espace que les *Mémoires* de Saint-Simon. J'exagère à peine. Un Saint-Simon dont les mémoires décriraient le milieu homosexuel en guise de salons et dont l'intérêt pour la généalogie nobiliaire aurait été troqué, entre temps, contre celui de la piosité chez les habitués du *Manhattan*, un bar gay de Paris.

Car Renaud Camus appartient à la lignée de Duvert, Guibert et compagnie comme à l'époque des backrooms, des squares interdits, des saunas et des cinémas spécialisés, de la drague effrenée dans les bars, les

cafés, les ruelles, à vélo ou en voiture. Tant et si bien qu'aujourd'hui le voilà adepte de la drague minitellige, explorant désormais ce que les Français surnomment courtoisement les messageries roses.

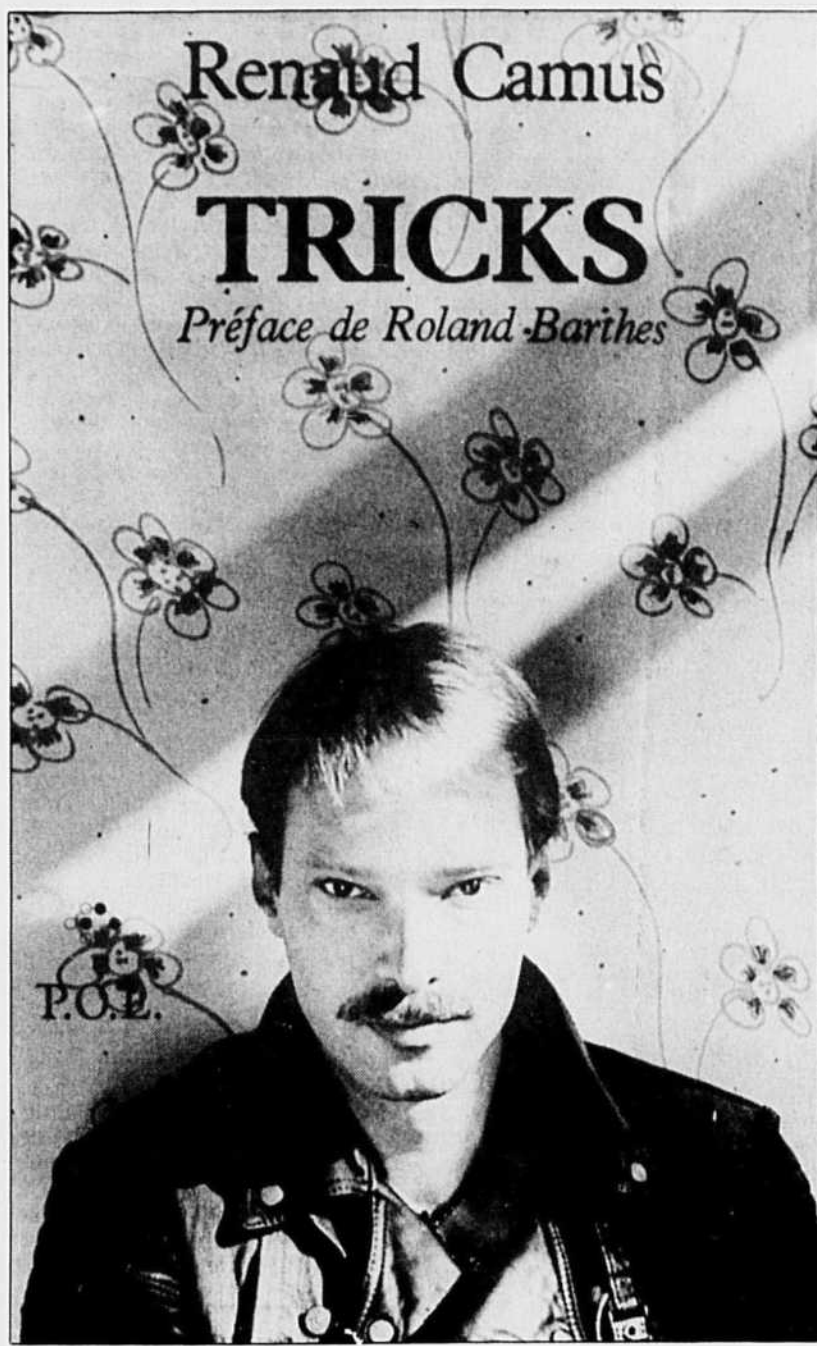
Renaud Camus s'est d'ailleurs taillé une réputation grâce à un livre, *Tricks*, dans lequel il relate une quarantaine d'aventures sans lendemain. Une amie à moi dirait : il conte ses one-night-stand. Ces récits explicites lui ont valu l'audience d'une certaine avant-garde littéraire en France — Barthes en a signé la préface — et *Tricks* fut par la suite traduit en anglais et en allemand.

Ces chroniques courageuses dans ce qu'elles révèlent d'intime, encore qu'étrangement retenues puisque le narrateur y adopte une écriture blanche, dépeignent avec crudité et avec une sincérité impitoyable un certain mode de vie homosexuel, essentiellement celui du ghetto gay. Barthes voyait même de la bienveillance de la part du narrateur dans cette peinture de moeurs. Cela tient sans doute plus à la liberté morale avec laquelle Camus a élaboré ses *tricks* qu'à une perception éclairée de ceux-ci.

Car le microcosme homosexuel donne lieu chez Camus à une métaphore : celle de l'homme d'aujourd'hui, errant à l'aventure dans une vacuité morale entière. L'homme condamné au cruising perpétuel, à la satisfaction passagère, s'agit dans un monde où l'apparence a force de loi. L'entraîne son désir insatiable, rarement comblé. Dans cet univers, à défaut de partager des sensations, au mieux, il s'agit de « jouir ensemble ».

Ce milieu ressemble étrangement aux vidéos-clips qui font les belles heures de *Musique Plus*. Encore que chez Camus, cela soit explicitement sexuel, et qu'à la fin, il y a nécessairement jouissance, laquelle n'appelle pas la culpabilité. Nous sommes dans un monde sans Dieu, sans loi, même pas de proscrits comme dans la première littérature homosexuelle. Non, avec Camus nous voici en présence d'être abandonnés à leur libido, sans recours à des valeurs salvatrices, à moins que ce ne soit une esthétique assez parlante du « consumer-sur-place ». Peut-être est-ce pour cela qu'un nostalgique *Homo ludens*, *Homo moriens* plane au-dessus de ses premiers textes.

Ce pourquoi aussi, j'imagine, *Tricks* n'a pas veilli d'une ligne. Au contraire. Et Renaud Camus a raison de constater que « les années et le féau (le sida) donnent à ce livre le caractère d'un document historique », non dénué de plus d'une cer-



taine aura tragique (ou mélodramatique conviendrait peut-être mieux en l'occurrence).

Ce recueil d'aventures sans lendemain rend justice au marginal que se veut Renaud Camus, non seulement écrivain collant à la vie et au milieu qu'il inspire, mais encore témoin et partie prenante de ce mode de vie qui se module dans son oeuvre.

Toutefois, dans ses miscellanées, il sort beaucoup du milieu. Dans *Esthétique de la solitude*, un essai d'obédience barthesienne, il en profite

pour s'indigner de l'état du siècle, de la langue et de la civilisation françaises de nos jours. Il dénonce moins le manque de normes que le fait qu'on n'en discute plus, comme le révèle avec acuité la tendance selon laquelle l'usage fait loi dans les dictionnaires comme dans les médias.

Il compare à cet égard la langue à un clavier d'ordinateur qui disposerait d'un nombre de plus en plus limité de touches, au fur et à mesure que se raréfie en français l'utilisation de certaines tournures autres

qu'orales. Ceci au bénéfice d'une langue indifférenciée et commune. Il écrit : « De moins en moins de modes, de moins en moins de temps : ainsi se fait chaque jour insensiblement plus étroit le petit clavier dont dispose une culture pour s'exprimer, un peuple pour se dire, une civilisation pour se connaître, des individus pour s'explorer ».

En fait, Camus plaide pour la différence en toute circonstance, ce pourquoi il craint également le totalitarisme idéologique d'un adage tel que « Du goût et des couleurs il ne faut pas disputer ». Abdication entendue pour toute une société de sa faculté de juger au profit d'une égalisation esthétique d'autant plus malsaine qu'elle repose le plus souvent sur une ignorance crasse, ou pire, une incuriosité, une indifférence à l'art, digne du plus condescendant des mépris.

Camus n'est certes pas de ce côté de la clôture, lui qui donne abondamment son avis, pour qui la curiosité « est sans doute une des premières vertus intellectuelles », « une qualité morale des plus dignes d'estime », « le plus prodigieux des instruments de bonheur et le plus sûr allié de l'homme contre le plus ravageur de ses ennemis, l'ennui ».

En cela, Renaud Camus est un produit typiquement français. Que dis-je français : parisien ! Ce par quoi son journal nous en dit plus sur les moeurs d'un marginal de la ville-lumière qu'il ne témoigne de réflexions sur la création. N'empêche que l'auteur n'a pas son pareil pour croquer l'instantané d'une rencontre — décidément sa spécialité — ou le ridicule d'un commentaire mondain.

Évidemment, on est loin de la blessure pavésienne ou des impressions évanescences de Virginia Woolf. Renaud Camus ne cherche pas, heureusement, à répéter l'histoire, enclin à occuper autant d'espace littéraire que possible, quitte à noircir des milliers de pages peu lues.

Or, on pourrait faire dire à Camus ce que pensait Godard du cinéma : « Je ne fais pas de livres, je fais de la littérature ». Dans ce cas, la chronique lui va à ravir, tel que le prouve le titre joliment explicite d'un de ses ouvrages : *Notions sur les manières du temps*.

Dans le foisonnement de ce qu'il publie, on comprend dès lors qu'un essai abscon et alambiqué, *Le bord des larmes*, lui ait échappé. Parfait exemple de littérature masturbatoire s'il en est. Essai en porte-à-faux surtout avec le reste de l'oeuvre où

s'établit une complicité continue avec le lecteur.

Habités des cafés parisiens, cela vous rappellera de bons souvenirs. Les autres, risquez-vous à découvrir un littéraire aux multiples facettes. Ne serait-ce que parce qu'il aborde de front ce que tant d'autres taisent ou traitent par euphémisme.

Les petits formats L'HEXAGONE et VLB



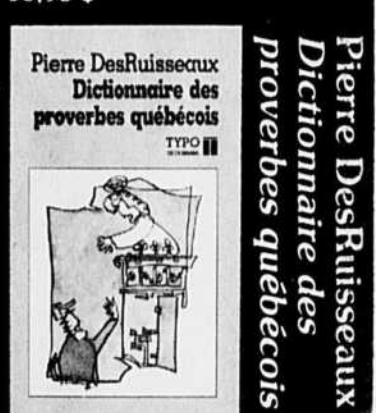
L'histoire toute simple et pourtant compliquée d'une serveuse de restaurant. Un charme, un envoiement irrésistibles.

Typo roman 122 pages 10,95 \$



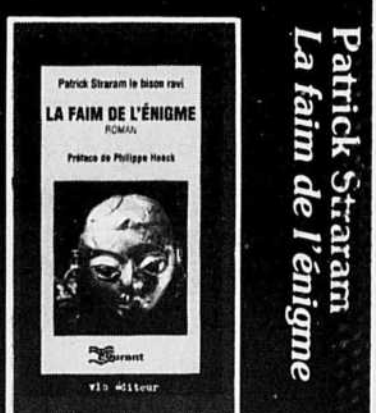
Un livre colossal, une véritable fresque, qui se situe au carrefour des cultures et des savoirs, entre l'Orient et l'Occident.

Typo essai 154 pages 10,95 \$



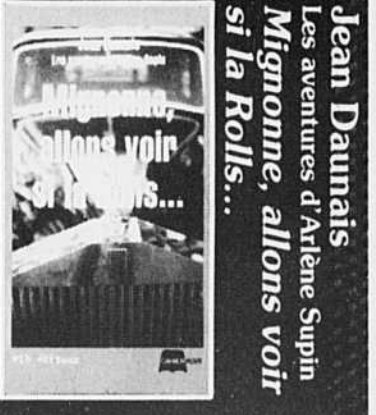
Ces proverbes, issus de la tradition orale, nous en apprennent long sur notre culture populaire et nos origines.

Typo dictionnaire 288 pages 12,95 \$



Le premier et le seul roman écrit par Patrick Straram, qui participe au rêve contre-culturel américain. Préfacé par Philippe Haecq.

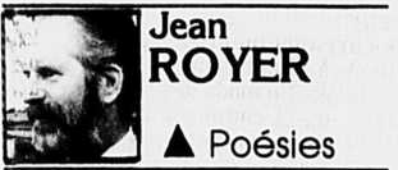
Coll. "Courant" 228 pages 12,95 \$



Arène Supin récidive. Toujours aussi superbe et distinguée, l'intempête détective nous fait partager quatre aventures rocambolesques contées avec la vivacité et le brio de son ami Jean Daunais. Pour tous ceux qui ont du flair et qui n'ont pas froid aux yeux.

Coll. "Cahier noir" 216 pages 9,95 \$

Un art de la lucidité



▲ Poésies

LE GARDIEN DES ROSÉES
Aphorismes d'Alain Bosquet
Gallimard, 181 pages.

CETTE ÉMOTION APPELÉE POÉSIE
Écrits sur la poésie (1930-1960)
Oeuvres complètes XII
Pierre Reverdy
Flammarion

LA POÉSIE QUÉBÉCOISE ACTUELLE
Madeleine Gagnon
Le Préambule, 46 pages.

« AVANT d'être elle-même, la pensée est poème », écrit Alain Bosquet. C'est-à-dire que la poésie est l'émotion qui contient tout notre être, instinctif et lucide, euphorique ou désespéré, musical ou pensant. La poésie provoque de l'être. Et voilà pourquoi « Chaque poète vit avec sa fable illégitime ».

Avec ces aphorismes brillants, déchirants, ironiques devant la mort, amoureux de la musique du monde, Alain Bosquet a pratiqué au fil des années un art de la lucidité.

Il y a quelques années, Bosquet m'avouait dans un entretien pour les lecteurs du DEVOIR : « En moi, tout est tragique... ». Il ajoute aujourd'hui : « Alors, par lâcheté, je deviens une phrase... ». Dans un autre livre, il écrira : « Notre enfant, le poème... ».

Ce misanthrope, déçu du destin des hommes, s'attache au langage

pour mieux imaginer le monde, pour le supporter. Sa mélancolie le porte entre l'extase et l'effroi. Son but : « faire peur au néant ».

En guerre avec la vie, le poète a réuni ici des aphorismes éclatants sur le poétique et l'acte d'écrire, le moi et le je, l'idée de Dieu, les femmes et la féminité, l'absurde et l'absolu. Dans ce livre qu'il faut fréquenter au lever du soleil, le joueur de langage a gagné sa vie.

Les méditations de Pierre Reverdy sur la fonction poétique ne disent pas autre chose, sur un autre ton. « L'intention profonde du poète, c'est d'être, et d'être selon les exigences que lui impose sa nature et dont personne ni lui-même ne pourrait se rendre compte s'il ne parve-

nait à s'exprimer » disait Reverdy en 1952. Plus loin, il ajoute : « Une oeuvre est le lieu de rendez-vous que le poète donne aux autres hommes, le seul où il vaille vraiment la peine d'aller le trouver ».

Aux grands essais de Reverdy sur la poésie, l'éditeur a joint les pages consacrées à Lautréamont, Rimbaud et Apollinaire, et des contributions diverses telles que préfaces et réponses à des enquêtes. Voilà qui complète la haute réflexion d'un autre ouvrage essentiel du solitaire de Solesmes, *Le Livre de mon bord*, paru précédemment dans cette collection des « Oeuvres complètes » chez Flammarion.

Signalons enfin la conférence de Madeleine Gagnon sur *La poésie*

québécoise actuelle, donnée l'an dernier à l'Université de Montréal à l'invitation de Wladimir Kryszinski.

Ce dernier note l'importance de l'oeuvre de Madeleine Gagnon, « où l'on accède à la pureté de la substance complexe de l'être et de la parole ».

Madeleine Gagnon jette un regard attentif et généreux sur notre poésie actuelle qui récrit sa tradition romantique, baroque, politique et esthétique. « Il n'y a pas de poésie sans feu », lance-t-elle d'entrée de jeu. Puis elle parcourt l'histoire de notre poésie récente en dessinant les liens qui unissent les travaux des poètes de diverses générations. L'entreprise est de haute qualité et la récitation est la plus amoureuse possible.

revue possibles printemps 1991

possibles
VOLUME 15 • NUMÉRO 2 • PRINTEMPS 1991

GÉNÉRATIONS

GÉNÉRATIONS 1991
Témoins de leur époque, les générations incarnent les grands phénomènes historiques que connaît le Québec depuis plus de trois quarts de siècle. Catégories regroupant des ensembles de population selon leur tranche d'âge, les générations permettent d'observer différemment plusieurs traits culturels, politiques et économiques du pays. Alors que le conflit des générations contribue à des mutations culturelles importantes à partir des années cinquante, qu'en est-il aujourd'hui ?

ESSAIS ET ANALYSES

Réver *à-travail*
S. DUFOUR, D. FORTIN, J. HAMEL
Occupation : *drop in*
AMINE TEHAMI
Le roman des copines
ALEXANDRA JARQUE
Les clichés capiteux du modernisme québécois
STEPHANE KELLY
Changer DE vie au lieu de changer LA vie
ANDRÉ THIBAUT
De nouvelles façons de vieillir
MADÉLINE DWANE
Paradoxe
RAYMONDE SAVARD
La musique alternative : de l'hermétisme à l'accessibilité
MICHEL RATTE

POÈMES ET FICTION

JEAN-MARC FONTAN
Rendez-vous manqués
LOUIS JOUCOUR

ESSAIS ET ANALYSES

Il n'y a que des fragments
MICHÈLE MORISSET

Le temps n'est pas donné
CLAUDE PARADIS

IMAGE

« Grande dépouille no. 1 »
MONIQUE REGIMBALD ZEIBER

SUR LES CHEMINS DE L'AUTOGESTION

Le temps de l'histoire
YVON THÉRIAULT

CHRONIQUES

Réflexir
GABRIEL GAGNON
Via quotidienne
YVAN COMÉAU
Le Centre international d'art contemporain
CLAUDE GOSSEIN
Les médailles de Possibles
UBALD H. NATTIER

COURTEPOINTS

Bulletin d'abonnement
Abonnement institutionnel: 30,00 \$
Abonnement de soutien: 30,00 \$
le numéro: 6,00 \$

Revue Possibles,
B.P. 114,
Succursale Côte-des-Neiges,
Montréal,
Québec
H3S 2S4

NOM.....

ADRESSE.....

VILLE..... CODE POSTAL.....

PROVINCE..... TÉLÉPHONE.....

OCCUPATION.....

CI-JOINT..... MANDAT-POSTE AU MONTANT DE 18,00\$ POUR UN

ABONNEMENT À QUATRE NUMÉROS À COMPTER DU NUMÉRO.....

CHRISTINE BROUILLET

CHRISTINE BROUILLET
MARIE LAFLAMME

LACOMBE/DENOËL

«Ce roman historique, Christine Brouillet l'a écrit avec le don du suspense qu'on lui connaît. Pas un instant on ne s'y ennue.»
Marie-Claude Fortin, Voir

«... le plaisir de vivre presque pour vrai une aventure...»
Réginald Martel, La Presse

«Les lecteurs qui aiment les récits où ça bouge en auront pour leur argent.»
Anne-Marie Voisard, Le Soleil

Christine Brouillet sera au Québec et à Ottawa du 15 au 28 avril 1991.

Venez la rencontrer:
Mercredi le 17 avril de 16h30 à 17h30
Librairie Trillium, 321 Dalhousie, Ottawa

Dimanche le 21 avril à 14h
Librairie Gallimard, 3700 boul. Saint-Laurent, Montréal

le plaisir des
Livres

Yves NAVARRE

▲ La vie dans l'âme

Carnet 30

YOLANDE m'écrit, les mots qui sont dans ma tête n'arrivent pas jusqu'à ma plume. Plusieurs se perdent en chemin et ma libération n'est pas complète. Je ne suis pas satisfaite. C'était pas ça que je voulais te dire. Plus loin, ce serait bien être un mot. Je serais chez tout le monde à la fois.

Myra Cree est revenue à son embarquement pour si tard. Elle est toujours là quand, ivre d'avoir achevé (l'infini labeur) un chapitre, je vais me coucher. Mais où va-t-elle chercher ce qu'elle nous conte et dévoile de tous les artistes ? C'est virevoltant, incisif, jamais pédant et toujours instructif, un brin d'ironie dans la voix car le savoir-su de tant d'autres commentateurs plus ou moins sentencieux est devenu quêtaine : 100,7 CBF FM se sert de baby-sitter (sorry) et la Reine Myra avec ses longues phrases pleines de virgules (du latin virgula : verge) m'épate et me fait rire aux éclats alors que Morphée me tend ses bras.

Chaque jour elle inaugure au grand dam des normes et des politesses. Je lui dois mes premiers pas, à ce Carnet, autant lui dire que je la suis, compagnon de minuit. Merci.

Peur ici, le pays : déjà les sondages abondent. Ils me font trembler ceux-là. Ils se disent indicateurs de tendance et, en fait, on leur « fait dire » (faire-dire : le fascisme désormais ordinaire) ce que l'on veut. Un sacré coup pour les individus et citoyens. Allons-nous assister à dix-huit mois de sondagerie sauvage et la question du référendum sera-t-elle porteuse d'une seule et claire demande ? Qui, d'ici là, la voix nette et déterminée, dira à son tour, après un René Lévesque, « on est capables » ? Pas grand monde à l'horizon ou alors, chacun attend le moment théâtral pour entrer en scène de manière encore plus fracassante.

Tendre carnet que je croyais innocent à sa naissance et que la couleur du temps rend de moins en moins inquiet. C'est que, madame la libraire-de-je-ne-sais-plus-où, vous avez perdu votre pari et mes droits d'auteur (c'est-à-dire : rien) car j'ai franchi le cap du second hiver et il y avait un fleur au jardin ce matin, un crocus mauve, le premier et demain matin ils seront sept. Ainsi de suite. À vrai dire, je ne ferai pas de pari avec vous pour le troisième hiver. Deux chats ne suffisent pas à la compagnie et je titube un peu quand



je vais magasiner dans la slotche, c'est le privilège et l'épreuve de celles et ceux qui reviennent de loin, très loin, et qui sont incapables de mépriser l'écriture au point de la rendre spectaculaire. Je vous laisse vendre les Sollers, Clézio, Modiano & Co. : ils ont le talent et le panache. Ça marche. Le seul bonheur de ces jours-ci est de savoir que l'on joue une de mes pièces au fin fond de la Tchecoslovaquie, à Dolní Lutyň, c'est où ?, ce n'est même pas sur la carte, dans le dictionnaire. On la joue pour le plaisir. Brave il pleut, si on tuait papa-maman qui fit les beaux jours du Café Nelligan, ici, il y a quinze ans. Et il y a dix ans, ou douze, Catherine Bégin dans Les Valises au Café de la Place. Comme le temps passe ! On aime donc celui ou celle qui se rendent rares et qui jouent la comédie politicienne du « je-m'en-vais » puis « je reviens ». L'enfant Yves est là. Dans le même Café de la Place, Catherine Bégin fait en ce moment pousse dans la seconde de deux pièces de Jeux de femme, dans les deux, mais surtout la seconde, la présence de l'actrice fait alors oublier la représentation, tout comme dans Les Valises elle était plus mère que ma mère. Est-il à ce point (tare qui serait importée de la Vieille Europe) interdit de parler de soi ? Il y a récession pour les artistes aussi. Ils ne vivent pas des succès qu'on leur prête. Ils ont besoin de projets ou de signes, fussent-ils lointains. C'est beaucoup donner

pour si peu recevoir, a écrit celui-ci la veille d'un suicide. Yves, offre d'emploi, a besoin de projets et pourquoi pas universitaires : la pratique de l'écriture, son arrachement, sa rigueur, n'est-elle pas régie par des règles qui échappent aux théories et aux exégèses ? Le roman ne serait-il qu'une forme dévoyée du journal intime ? Tout étant à la fois contrôlé et si peu décidé, délibéré ? Ça butinait quand je venais au pays où ma langue est un combat, le pays de mon identité, pour ne faire que passer. Et maintenant que j'y vis, pourrais-je en vivre ? Mystérieux troisième hiver qui me donnerait le droit de voter « Oui » si la question n'est pas piégée, si la guerre économique entretemps n'a pas été menée abusivement, rondement, pour créer toutes sortes de frayeurs.

Au rayon des horreurs, le monde entier, sous la cagoule de l'ONU, se frotte les mains et les Kurdes sont à l'abandon. Tous les gaz sont bons. Crazy Saddam est libre de continuer. C'est le Nouveau Désordre mondial, titre d'un libelle de Guy Sitbon dans le Vieil Observateur consacré à Rimbaud. Juste un petit bas de page, un encadré riquiqui (mot de mon enfance : tout petit).

Et, dix ans plus tard, la loi 101 n'a pas, ou si peu, donné le résultat escompté. Il faut amèrement l'admettre, croire également que l'amertume peut réveiller l'enthousiasme, et l'enthousiasme re-

créer des différences quand le confort semble risquer de l'emporter avec l'indifférence. Pour les dix-huit mois qui viennent, j'entends déjà les amies de Montréal-Nord me dire « tiens-toi bien après les oreilles à papa ». René Char encore, à chaque effondrement d'épreuves le poète répond par une salve d'avenir.

Parfois je me demande quel usage nous faisons de nos libertés, ici, et partout ailleurs dans le monde. Il y a de la désertion jusque dans l'affrontement. Quel président états-unien a dit, la vérité est la première victime de la guerre ? Il s'agit bien par là, ici, sans panache (je n'en ai pas, bien que Gascon) d'en toucher au réel plus encore. Et si je me repète, c'est que témoin du temps, arpenteur de cette fin de siècle, je me dis qu'il y a tant et trop de liberté gaspillée. Il y a de ce gaspillage comme du respect de l'environnement. Ça va, ça vient, ça tangue dans ma tête, c'est le dernier tango du scribe. Et j'aimais le tango, la danse au moins, à cette époque-là, salut Gardel, était un contact.

Au temps présent règnent les confusions. Elles sont même organisées, prévisibles, même plus risibles. La peur va de pair avec les beaux jours qui reviennent. Être ce que l'on est et naît. Persister et signer.

P.S. : J'espère que Venise Barbelée est à l'ouvrage et qu'elle trempe son stylo dans ses tripes. — Y.N.

Jacques Godbout : la province de l'écrivain

Jean Royer

JACQUES GODBOUT s'est toujours défini comme un « animal social ». Son plaisir de vivre coïncide avec celui d'agir. Il a participé à la fondation de la revue Liberté, du Mouvement laïc, du Mouvement Souveraineté-Association et de l'Union des écrivains québécois dont il fut le premier président.

Écrivain de romans, d'essais et de poèmes, il conçoit l'écriture comme un moyen d'action. Dans sa vie d'écrivain, il voyage. La province qu'il habite, c'est la littérature.

Ainsi le voit-on sans cesse en mouvement dans ce Journal qu'il vient de faire paraître dans la riche collection dirigée par Denis Roche, « Fiction & Cie », au Seuil. Ce Journal couvre quatre saisons de la décennie 1981-1990, où l'on suit Godbout dans sa vie littéraire de Montréal à Paris, Boston et New York, ainsi qu'en Chine, en URSS, en Belgique et en Turquie.

Voici donc le Journal d'un intellectuel — grand reporter, cinéaste, écrivain — qui participe à la vie culturelle du Québec, s'en fait le témoin privilégié avec humour et intelligence, et qui confronte sa propre vision à celles des autres.

Godbout refuse de nous livrer ses

états d'âme, mais l'homme apparaît entre les lignes. Son voyage intérieur nous fait voir un homme sensible, « inquiet et curieux », comme il me le dira durant notre entretien.

Le titre de ce Journal ne manquera pas d'en frapper plusieurs, tant à Montréal qu'à Paris : L'Écrivain de province. « Le sens parisien du terme m'amuse d'autant plus que l'ouvrage est publié à Paris, me lance Godbout. Ces messieurs de France vont dresser l'oreille, parce que pour eux ce titre est péjoratif. C'est une façon pour moi d'accrocher leur attention. Ils devraient savoir qu'en dehors du sixième arrondissement il existe une vie culturelle, littéraire, politique et que vivent des écrivains qui pensent, voyagent et discutent.

« En même temps, ce titre, L'Écrivain de province, illustre aussi un choix que j'ai fait malgré moi — comme la majorité des Québécois qui écrivent — de rester dans ma province de Québec, qui est celle qui me nourrit et dont j'ai besoin. Je n'ai jamais songé à m'exiler, sauf chaque fois que je pense que Jean Chrétien va devenir premier ministre du Canada. Nous avons dans notre province une façon de vivre et de voir les choses qui me convient et je suis l'un de ces écrivains de province.

« De plus, poursuit Jacques God-

bout, ces notions de province, de centre et de périphérie me paraissent de plus en plus anciennes. C'est certain qu'il y a plus d'argent à New York qu'à Montréal. Mais globalement l'argent n'est plus au centre : il circule, grâce aux moyens de communication électronique. Il n'y a plus de centre du monde comme autrefois. De même, dans ce Journal, je suis toujours en train de circuler. À chaque saison du Journal, entre 1981 et 1990, je suis en voyage. En définitive, l'écrivain de province, c'est peut-être celui qui circule le plus ou le mieux. Il a toujours besoin de se comparer et pour cela d'aller voir ailleurs comment ça se passe.

« Enfin, conclut-il, j'emploie aussi ce titre parce que j'aime bien me moquer de moi-même. Je pense qu'en m'inscrivant moi-même écrivain de province, j'aime mieux me le servir plutôt que de me le faire servir, comme dit Cyrano. Mais ceux qui me traiteraient de provincial, alors eux, ils ne seraient pas sortis du bois ! Car je ne me sens pas mal à l'aise pour deux minutes ni ici au Québec ni ailleurs ».

La matière du journal intime ne semble jamais s'épuiser pour Godbout, qui n'arrête pas de fouiller le paysage en même temps qu'il se voit vieillir et que, frappé par l'idée de la mort, il fait le bilan de ses 50 ans de vie : dans l'émotion de se retrouver en France avec ses parents et de se voir copie conforme de son père ou dans la nécessité de faire cet « exercice d'orientation » qu'est l'écriture

d'un journal.

« C'est pourquoi j'étais très content quand Jean-Guy Pilon, à qui je dédie ce livre, m'avait proposé pour la première fois de rédiger un journal pour le réseau MF de Radio-Canada. S'il ne l'avait pas fait, je pense que je n'aurais jamais abordé le genre, précise Godbout. Le journal est peut-être une façon de se débarrasser du réel et de voir ce qu'on peut en faire. C'est une entrevue qu'on se fait soi-même tous les jours et c'est un exercice fascinant.

« Carlos Fuentes, l'autre soir à la télévision, dans un entretien avec Stéphan Bureau à Radio-Québec, disait une chose extraordinaire : « Ce sont les rêves dont je me rappelle pas qui vont nourrir ma littérature ». Dans le fond, poursuit Godbout, l'écriture d'un roman se fait à propos de quelque chose qu'on ne sait pas, tandis que l'écriture d'un journal se fait à propos de quelque chose qu'on sait très bien ».

Godbout a toujours voulu être journaliste. Dans cet ouvrage, il l'avoue d'une nouvelle manière : « J'ai toujours peur qu'un événement m'échappe », écrit-il. Il est atteint de cette boulimie d'informations, « qui est une maladie dont je ne réussirai pas à me guérir », précise-t-il. Cette inquiétude dans son rapport au monde, cette peur de ne pas comprendre, il la fait remonter à l'école de l'enfance.

Cette curiosité de l'homme qui regarde chaque soir cinq bulletins de nouvelles à la télévision, lit deux ou

trois journaux par jour et fréquente les magazines, elle nous vaut un cinéaste-reporter de première force, qui se passionne pour la Californie ou le mythe du cowboy, puis nous fait découvrir, dans son plus récent film (Pour l'amour du stress, ONF) la passion du travail du grand scientifique Hans Selye.

Le cinéaste Godbout n'a pas pu rester insensible non plus aux événements politiques qui déchirent actuellement le Québec et le Canada. Le 22 juin dernier, il s'est mis à filmer l'après-Meech et à investir les milieux politique et journalistique, autour de la Commission Bélanger-Campeau. Le film qui en sortira sera en quelque sorte le journal du destin politique des Québécois. « Nous avons une constitution à inventer, comme un roman à écrire », écrit Godbout à la fin de son journal. Mais comment fut sa rencontre avec le monde politique ?

« Après les avoir fréquentés, j'aime bien ces femmes et ces hommes politiques. En général, la qualité des hommes et des femmes en politique (au sens général du terme) que nous a fait connaître la Commission Bélanger-Campeau, les commissaires, les députés, les représentants

d'associations, est remarquable. C'est étonnant de voir le sérieux de ces Québécois, l'esprit démocratique et la générosité de ces gens-là. Ils composent une société d'une complexité et d'une générosité extraordinaires.

« Le problème, ajoute Godbout, c'est que tout cela se passe à l'intérieur d'une langue et d'une culture que personne d'autre n'entend. Quant aux Québécois, il me semble qu'un tiers souhaiterait l'indépendance d'affrontement et qu'un autre tiers préférerait qu'on l'aménage. Entre les deux, il y a toujours ce groupe de gars et de filles de 15 à 75 ans qui, de temps à autres quand les Anglais nous donnent un coup de pied, vont vers la souveraineté ou vont se retourner de bord quand Keith Spicer leur dit qu'on a besoin d'eux. Je prends maintenant au pied de la lettre la blague d'Yvon Deschamps : un Québec indépendant dans un Canada uni ! Les Québécois veulent une souveraineté pour ce qui est de leur culture, de leur économie et de leur façon moderne de faire les choses. Et ils veulent une relation avec le restant du pays pour ce qui est de l'histoire. L'important, c'est que les gens s'assument et se trouvent une formule. »

Au temps de l'Institut

GENS DE PAROLE

Conférences publiques, essais et débats à l'Institut canadien de Montréal (1845-1871) Montréal, Boréal, 1990, 176 p. Marcel Fournier

DE L'HISTOIRE de l'Institut canadien de Montréal, créé en 1844, certains événements, en particulier l'Affaire Guibord, sont bien connus. Les idées libérales de ses membres ont alors tellement irrité l'évêque de Montréal, Mgr Bourget, que celui-ci s'est fâché en frappant la bibliothèque d'interdit et, au moment du décès en 1869 de l'un de ses membres, Joseph Guibord, en refusant de lui accorder la sépulture en terre catholique. Mais, qui sont ses membres ? Que font-ils ?

Dans une recherche minutieuse, Yvan Lamonde, historien et professeur à l'université McGill, analyse les principales activités de cette association qui, au milieu du XIXe siècle, « participe de façon dynamique à la renaissance culturelle de Montréal ». Situé dans le Vieux-Montréal, l'Institut possède une bibliothèque de plus de 10 000 volumes, une salle de journaux et de périodiques et un musée. C'est un véritable « centre culturel » qui, à son apogée en 1870, compte près de 800 membres.

On y retrouve principalement des membres des professions libérales, dont plusieurs étudiants en droit, et des commerçants. Sociabilité, culture et politique se conjuguent pour créer un « espace public francophone », un forum où se discutent les

grandes questions de l'heure et où sont mises en application des grandes libertés de 1789 : liberté d'association, liberté de conscience par son ouverture multi-confessionnelle, liberté de pensée et de lecture, liberté de presse et enfin liberté de parole.

Plus que toute autre activité, la « prise de la parole » donne son sens à l'Institut canadien. Yvan Lamonde dépouille systématiquement les documents issus des 128 conférences, des 68 essais et des 23 débats que les membres tiennent entre 1845 et 1871. On y discute d'art, de littérature, de science, d'éducation, de religion et surtout d'actualité d'ici et d'ailleurs.

Il est évidemment question d'union, d'annexion et de confédération, mais les membres de l'Institut n'ont pas de position homogène sur le nationalisme. Un Arthur Buies déclare : « Là où il n'y a pas unité de langue, il ne peut y avoir d'unité de politique ». De son point de vue, le rapprochement entre les peuples n'est possible que si l'indépendance de chacun est assurée : « Il n'y a guère, précise-t-il, d'union du fort au faible ».

L'analyse que Lamonde présente de tous les débats et conférences est fort bien documentée et toujours nuancée. Les membres de l'Institut ont beaucoup parlé, ce sont des « gens de parole ». Ont-ils « tenu parole » ? Tout porte à le croire, mais il serait fort instructif de connaître l'itinéraire social, intellectuel et politique qu'ils ont connu à la suite de la fermeture de leur « club ».

Paradis perdus
Bernard Simiot
Le roman d'une passion par l'auteur de *Ces messieurs de Saint-Malo*

PARADIS PERDUS
Bernard Simiot
Le roman d'une passion par l'auteur de *Ces messieurs de Saint-Malo*

LA VISION D'ELENA SILVES
Nicholas Shakespeare
Prix Somerset Maugham

LA VISION D'ELENA SILVES
Nicholas Shakespeare
Prix Somerset Maugham

Car les hommes sont meilleurs que leur vie
Liliane Guignabodet
Une épopée lyrique qui témoigne d'une vérité plus grande que la souffrance et les erreurs de la vie.

CAR LES HOMMES SONT MEILLEURS QUE LEUR VIE
Liliane Guignabodet
Une épopée lyrique qui témoigne d'une vérité plus grande que la souffrance et les erreurs de la vie.

OMBRE DE SOIE
Alexandre Torquet
Tumultueux, merveilleux, le nouveau roman d'Alexandre Torquet nous entraîne des trésors de Byzance aux cités de l'Empire du Milieu.

OMBRE DE SOIE
Alexandre Torquet
Tumultueux, merveilleux, le nouveau roman d'Alexandre Torquet nous entraîne des trésors de Byzance aux cités de l'Empire du Milieu.

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences
Département de littératures et de langues modernes

Cours de langues

SESSION INTENSIVE, PRINTEMPS-ÉTÉ 1991

**ALLEMAND ESPAGNOL ITALIEN
CHINOIS JAPONAIS
LATIN RUSSE**

Frais d'inscription:
Cours de 45 heures (3 crédits): 150\$
dépôt à l'inscription: 42\$ non remboursables

Cours de 90 heures (6 crédits): 300\$
dépôt à l'inscription: 84\$ non remboursables

Renseignements:
3150, rue Jean-Brillant
bureau 8086
(514) 343-6222

LA CRÉATION MUSICALE DES FEMMES AU QUÉBEC

L'histoire des compositrices retracée par Marie-Thérèse Lefebvre nous fait paraître bien lointaine l'époque où on prétendait que, par leur nature même, les femmes étaient incapables de comprendre les concepts abstraits de la théorie musicale...

148 pages, 18,95 \$

NOTES ET PAYSAGES

Avec *Notes et Paysages*, Louise Warren donne un de ses plus beaux recueils
Jean Royer, *Le Devoir*
... des paysages divers apposés devant nous par une plume délicate, sensible, vibrante.
Gilles Toupin, *La Presse*
Loin du silence, cette oeuvre travaille directement le droit de dire que l'existence des femmes a à témoigner de tout.
Hugues Corriveau, *Lettres québécoises*

96 pages, 9,95 \$

les éditions du remue-ménage

4428 boul. St-Laurent, bur. 202, Montréal H2W 1Z5, (514) 982-0730